

The background of the book cover is a detailed illustration. In the foreground, a large, muscular orc with blue skin and glowing green eyes is shown from the chest up. He has a fierce expression and is wearing a brown and orange tunic with green accents. In the background, to the left, another orc with green skin and yellow eyes is visible, looking towards the right. The background is a dark, forest-like setting with large, gnarled trees and a misty atmosphere.

LE SILENCE À L'INSTANT DE NOTRE FIN

CATHERYNNÉ M. VALENTE

HISTOIRE

CATHERYNNNE M. VALENTE

ILLUSTRATION

SURFSIDE 3D

ÉDITION

CHLOE FRABONI

CONCEPTION ET DIRECTION ARTISTIQUE

COREY PETERSCHMIDT, CHEUNG TAI

CONSULTATION SUR L'HISTOIRE

SEAN COPELAND

CONSULTATION CRÉATIVE

RAPHAEL AHAD, CHRIS METZEN, STACEY PHILLIPS,
KOREY REGAN

PRODUCTION

BRIANNE MESSINA, ANASTASIYA NALYVAIKO,
TAKAYUKI SHIMBO, JT TORREA

REMERCIEMENTS SPÉCIAUX

VALERIE STONE

TRADUCTION

JEAN-YVES BLEUYARD, BAPTISTE SORIN



Blizzard.com

© 2026 Blizzard Entertainment, Inc., Blizzard et le logo Blizzard Entertainment sont des marques ou marques déposées de Blizzard Entertainment, Inc. aux États-Unis ou dans d'autres pays.

Publié par Blizzard Entertainment.

Cette histoire est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et incidents sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur ou de l'artiste, soit utilisés de manière fictive, et toute ressemblance avec des personnes existantes, vivantes ou décédées, des établissements commerciaux, des événements ou des lieux est purement fortuite.

Blizzard Entertainment n'exerce aucun contrôle sur les sites Internet d'auteurs ou de tiers, ni sur leur contenu, et n'assume aucune responsabilité à cet égard.



LA GRAINE

L'ancienne Hagar aimait comparer le pardon à une graine : semée par une main, récoltée par une autre. Il ne faut pas le voir comme un geste isolé, mais comme un processus. Et comme tout processus naturel, le pardon demande du temps. Il faut en prendre soin. Il ne peut être forcé ou pressé. Il faut lui offrir ce dont il a besoin. De la lumière, de l'eau, des nutriments. De l'espace. De la modestie. Des amendes honorables. Et pourtant, ce n'est pas parce que vous avez planté une graine dans la boue que quelqu'un a l'obligation de veiller sur votre frêle plante si l'envie de le faire lui fait défaut.

Les élèves d'Hagar s'imaginaient qu'elle parlait d'un vol de jouet entre camarades, d'une dénonciation si quelqu'un sortait en cachette pendant la méditation silencieuse, ou encore d'une assiette de champignons chauds remplie une deuxième fois. Et il en était bien question. Mais quand l'ancienne Hagar parlait, elle évoquait toujours plus d'une chose à la fois.

Orweyna en avait pris conscience à présent. La leçon dans la leçon. Et elle savait qu'en dépit du nombre de graines qu'elle plantait, l'être qui lui était le plus cher préférerait réduire en cendres chaque brin de repentir plutôt que d'en récolter le moindre fruit.

Pourtant, peu importait le nombre de fois où elle se repençait sur les pièces du passé, la manière dont elle les combinait, les arrangeait ou les interprétait, elle n'y parvenait pas... Elle *ne parvenait pas* à voir où elle avait pu commettre une erreur.

Dans les bons jours, lorsque la lumière était forte et vive, comme Orweyna, elle se disait que tout ça en valait la peine. Amarakk était en vie, après tout. Elle préférerait qu'il soit vivant et la déteste, plutôt que mort et incapable d'aimer quoi que ce soit.

Dans les bons jours.



Lorsqu'elle était une jeune pousse fluette et négligée, Orweyna chérissait cinq choses parmi toutes celles qu'offrait la splendide étendue protégée et rayonnante d'Harandar.

Le son de la voix d'Hagar, qui la voyait à la fois comme son élève et sa petite-fille.

Le goût de l'eau fraîche après une longue marche.

Le spectacle des racines couvertes de champignons scintillants de Teldrassil... l'arbre-nôtre, des racines vertigineuses enlaçaient la terre comme les bras protecteurs d'une mère.

L'odeur des baies sur une plante lorsqu'elles arrivent à maturité.

Et la présence à ses côtés d'Amarakk, son frère, son ami, son complice dans chacune de ses péripéties... et ces dernières n'étaient pas rares.

Tout le reste n'avait aucune importance aux yeux d'Orweyna. Tout le reste *lui mettait des bâtons dans les roues*. De grosses pierres désapprobatrices qui dévalaient pour s'interposer entre Orweyna et l'aventure, entre Orweyna et l'assouvissement. Elle avait déjà rencontré tous les êtres peuplant le monde, enfin, c'est ce qu'elle croyait, et tous préféraient lui interdire de faire, de posséder, de voir ou d'essayer des choses plutôt que de l'aimer telle qu'elle était. La situation l'exaspérait tellement la jeune fille qu'elle avait juré devant les pieds pétrifiés de Teldrassil de ne jamais aimer quelqu'un qui ne

l'aimerait pas *davantage* en retour. Elle était si jeune alors, qu'elle croyait de tout son cœur que ce serment était le meilleur moyen de se protéger de toute souffrance, qu'elle fut causée par les Haranir, les Rutaani, les fongiciens ou les arbres.

Ainsi, elle brûlait d'envie de tout faire, tout posséder, tout voir et tout essayer, car il existait peut-être une sixième chose à chérir, cachée quelque part.

Tout, sauf la vie des Shul'ka. Ça, Orweyna pouvait clairement s'en passer. L'honneur des Shul'ka était un lourd fardeau à porter. Des guerriers et guerrières redoutables. Vivant dans le secret et l'isolement. Mais cette puissance et cet honneur n'avaient rien de désirable. Les Shul'ka vivaient près de la faille d'Aln, loin des autres Haranir, et accomplissaient leur devoir dans le silence et la solitude, pour le bien de leur peuple. Un devoir qui les forçait à se couper du chant de la déesse afin de pouvoir pénétrer dans la faille sans succomber au chant déchiré et dénaturé qui retentissait au cœur de ses crevasses et ses vallées maudites. Afin de ne pas oublier leurs propres noms au fil des combats menés pour contenir les monstruosité qui peuplent la faille. Afin de protéger le monde d'Harandar des abominations biscornues appelées rejets d'Aln, des cauchemars désarticulés hantant la faille, avant que ces bêtes ne franchissent les portes des villages haranir. Afin de pouvoir mener cette lutte sempiternelle sur les terres où vivent ces créatures, sans sombrer dans la folie sous le poids de la musique déchirante et démente qui y retentit.

Il ne fallait surtout pas le dire, mais Orweyna avait toujours pensé que les Shul'ka pourraient presque passer pour une sous-espèce des rejets d'Aln. Des Haranir difformes, incapables d'entendre le chant, en proie à une éternelle souffrance... mais dont les tourments étaient le fruit de leurs propres choix. Les Shul'ka s'étaient attiré le mépris de la faille d'Aln, mais aussi celui d'Aln'hara en personne, leur déesse aux innombrables dons. Un sacrifice consenti, mais lourd de conséquences.

Oui, après tout, Orweyna savait qu'il y avait certaines choses auxquelles elle ne voulait pas goûter.

Le chant de la déesse ne comptait pas parmi les cinq choses qu'elle chérissait. Ce n'était pas une chose que vous pouviez choisir d'aimer ou non, au même titre que le cœur qui bat dans votre poitrine. C'était le chant de la vie. Votre chant. Sans lui, vous n'étiez qu'un triste tas de chair. Sans lui, vous disparaissiez.

Amarakk était aussi exclu de la liste... À l'instar du chant de la déesse, il était toujours avec elle. En Harandar, ce monde éternellement fleuri et baigné de lumière tamisée, le jeune Amarakk et la jeune Orweyna étaient inséparables... La force, la persuasion et la séduction restaient sans effet, en dépit des efforts de multiples personnes. Les deux faisaient la paire, comme les anses d'un panier... Un panier souvent exposé aux flammes. Sauvages, rebelles, sans cervelle, indomptables. Les nombreux Haranir qui vivaient, riaient, festoyaient et travaillaient sans se soucier de leurs méfaits importaient peu. Le petit monde sinueux de Teldrassil, avec son dédale de plantes et de racines entrelacées, était leur royaume. La paire échappait aux corvées en se cachant au milieu de champignons aussi grands et majestueux que des arbres centenaires, ou en courant à travers des champs de vesses-de-loup rejetant des spores mauves scintillantes, aussi petites et nombreuses que les minutes de l'enfance, que l'on s'imagine inépuisables, jusqu'à ce qu'elles ne le soient plus. Et au cœur du chant de la déesse, dès que les deux étaient ensemble, la mélodie incarnée par Orweyna et l'harmonie incarnée par Amarakk donnaient naissance à un nouvel air, à la fois beau et tendre, leur chanson unique dans l'immensité sonore de la symphonie paisible et symbiotique d'Harandar.

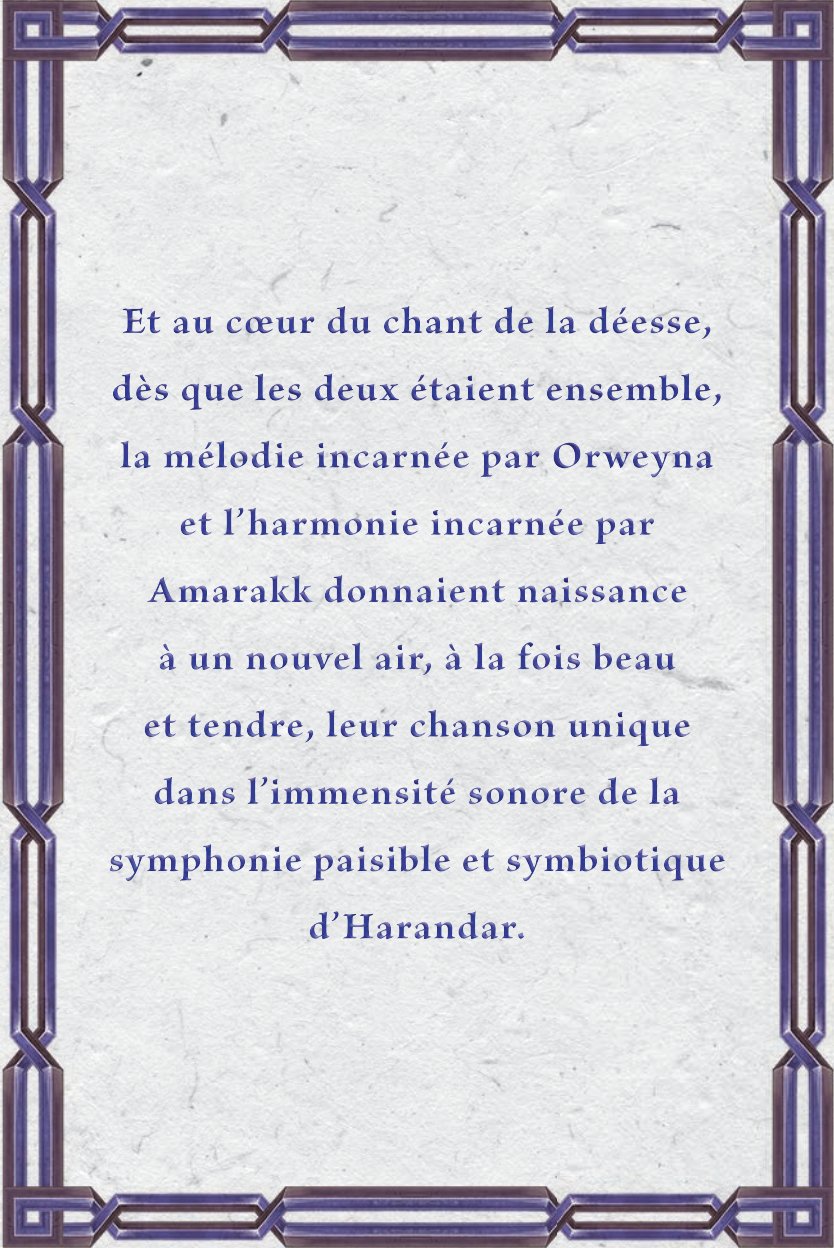
Et il est tout simplement impossible de dissocier une chanson de son air.

Les adultes, sévères et grognons, voyaient seulement que cette orpheline sauvage et ce garçon de bonne famille étaient *différents*. Chez les Haranir, il était rare de rencontrer des individus *différents*. L'imagination trop étreinte de cette ancienne trop curieuse et de ce garde-racines austère ne leur permettait pas de voir que ces deux petites créatures n'étaient pas seulement différentes parce qu'elles se dérobaient à leurs corvées. Que le chant d'amour divin, vibrant dans la tête des gens du village comme un léger contrepoint au rythme de leur vie, s'élevait et résonnait dans l'esprit d'Amarakk et d'Orweyna comme un chœur de mille voix ! Ainsi, leurs objections semblaient étranges et peu convaincantes, car personne ne trouvait les mots justes pour exprimer sa pensée.

Pourquoi ne vous contentez-vous pas de jouer, de travailler et d'être heureux comme les autres enfants ?

Pourquoi ne faites-vous jamais ce qui vous est demandé ?

Pourquoi n'arrivez-vous jamais à faire la moindre chose sans l'autre ?



Et au cœur du chant de la déesse,
dès que les deux étaient ensemble,
la mélodie incarnée par Orweyna
et l'harmonie incarnée par
Amarakk donnaient naissance
à un nouvel air, à la fois beau
et tendre, leur chanson unique
dans l'immensité sonore de la
symphonie paisible et symbiotique
d'Harandar.

« Tout cela finira mal », soupira l'ancien Ruia, à cette époque aux teintes kaléidoscopiques. Il regardait les jeunes Haranir se regrouper dans les jardins pour y suivre leurs cours. Ni la *discipline* ni la *patience* ne comptaient parmi les points forts d'Amarakk et d'Orweyna. « Nos traditions sont immuables pour de bonnes raisons. Tout écart du droit chemin est une invitation directe à la souffrance. »

« Nous verrons bien », dit l'ancienne Hagar en hochant la tête. Elle grattouilla une verrue presque guérie derrière l'une de ses longues oreilles. « Les invitations n'arrivent pas toujours en temps voulu, si tant est qu'elles arrivent un jour. »

L'ancien Ruia poussa un grognement rauque. « Le temps me donnera raison. Les mauvaises herbes donnent rarement naissance à de belles fleurs. Elles se contentent de grandir. »

L'ancienne Hagar relata cette conversation aux jeunes garnements dans l'heure qui suivit. Elle n'aimait pas parler des gens dans leur dos. *Toutes les conversations qui nous concernent nous reviennent, tôt ou tard. Tôt si nous avons la chance de les entendre, tard, et bien plus dommageables, si elles arrivent à nos oreilles après avoir été transmises à de nombreuses reprises. Ne serait-il pas préférable de gagner du temps et de ne parler qu'une fois, sans détour et avec honnêteté ?*

Amarakk affirma d'un ton sec que *rien* ne l'empêcherait de devenir une fleur, juste au moment où Orweyna déclarait en souriant qu'elle ferait tout pour devenir la plus robuste mauvaise herbe à avoir vu le jour en Harandar.

« Et puis », dit Amarakk d'un ton méprisant, « qu'est-ce que les adultes font de si formidable ?

— Ils travaillent. Ils meurent », marmonna sombrement Orweyna avant de quitter précipitamment les appartements d'Hagar.

De son point de vue, c'était tout ce dont les adultes étaient capables, car dans ses souvenirs, c'étaient les seules choses qu'elle avait vu ses parents faire. Ses parents n'étaient pas morts au champ d'honneur ou en protégeant leur famille. Ils avaient disparu soudainement. Une chute de racines subite les avait ensevelis sans leur laisser le temps de réagir.

Amarakk grimaça, puis suivit son amie en courant et en criant qu'elle n'était pas le centre du monde. Hagar secoua la tête. Il la suivait toujours. Et il n'arrêterait

sans doute jamais. Quand Amarakk rattrapa Orweyna, elle se retourna en ricanant, ses sombres pensées semblant totalement oubliées. Elle lui mit des coups de poing dans le bras jusqu'à ce qu'il admette qu'elle *était bien* le centre du monde et qu'il n'était qu'une tête de ronce aux oreilles ridicules.

Les enfants sont comme ça. L'enfance est comme ça.

Pourtant, Amarakk et Orweyna ne se querellaient jamais, ou du moins, Amarakk ne gagnait jamais. Ils s'efforçaient d'en faire le moins possible. Et aucun des deux n'avait la moindre intention de mourir un jour.

Ils prêtaient rarement attention aux autres enfants haranir, et les adultes haranir ne les intéressaient guère. Et leurs règles encore moins. Le duo profitait ensemble du long rêve de l'enfance. Même s'il était un peu plus âgé qu'elle, cela n'avait aucune importance. Orweyna avait la bonté de ne tenir aucun compte du grand âge de son vieil ami.

Tout cela était sans doute inévitable. Après tout, si l'un ou l'autre avait été capable de bien se tenir, de faire ce qui lui était demandé avec gentillesse et insistance, de suivre les règles, de s'entendre avec les autres ou de jouer le jeu, Orweyna et Amarakk ne se seraient jamais rencontrés. L'ancienne Hagar n'avait jamais su quoi faire des enfants gentils et sages qui ne posaient aucun problème. Elle-même n'avait jamais été ainsi. Et elle s'était secrètement donné pour mission de veiller sur les jeunes pousses qu'aucune autre personne ne parvenait à faire prendre racine.

En conséquence, pour être les enfants terribles du groupe d'Hagar, il fallait causer de sacrés problèmes.

Hagar faisait vraiment tout son possible. Mais il aurait fallu un miracle pour que ces deux-là se tiennent tranquilles. Surtout quand ils respiraient le même air, répondaient aux mêmes questions avant tout le monde, se nourrissaient des mêmes tubercules et du même nectar jour après jour, et traversaient ce même désert interminable entre l'âge où l'on est *assez grand pour protester* et celui où l'on est *assez grand pour gagner*.

Et le pire dans tout ça... c'est qu'ils étaient *futés*. Plus intelligents que les autres. Ce qu'ils ne savaient pas déjà, le crescendo de la déesse qui résonnait dans leurs cœurs leur révélait haut et fort. Tel était le premier problème. Le deuxième, c'est qu'ils en étaient *conscients*. Même s'ils étaient plus proches que des feuilles voisines sur une plante, Amarakk éprouvait toujours le besoin d'impressionner Orweyna. Et Orweyna cherchait

inlassablement à surpasser son aîné. Ce qui constituait le troisième problème. Ainsi que le quatrième.

Mais le cinquième problème ? Même le plus puissant des guerriers, armé de l'épée la plus formidable et d'un bouclier aussi éblouissant que le Berceau lui-même, ne pouvait se lancer dans la bataille contre lui et espérer en sortir victorieux.

Car lorsque deux enfants partagent un secret, il ne reste aucune place pour les idées sérieuses, prudentes et raisonnables des adultes. Et le secret d'Amarakk et d'Orweyna était monumental. Un secret particulièrement délectable. *Bien* trop grand, et *bien* trop savoureux, pour une unique paire de mains. Il en fallait *au moins* quatre.

« Amarakk », lui murmura-t-elle alors qu'Hagar disait au petit Hannan, un enfant rondelet, que s'il s'entêtait à la contredire, elle ferait s'envoler sa langue de sa bouche et l'accrocherait à son hameçon pour s'en servir d'appât. « Si on y réfléchit bien, on *perd notre temps* à écouter Hagar nous parler de nos ancêtres alors qu'il y a *tout* un autre monde là-haut. »

« Chut », pesta Amarakk. « Tu veux perdre ta langue ? »

Orweyna le voyait bien dans ses yeux : il était en train de se demander si l'ancienne Hagar disait la vérité au sujet de cette histoire de langue et d'hameçon. Après tout, elle était *très* grande, forte et mystérieuse. Amarakk prenait toujours un peu plus de temps qu'Orweyna pour réfléchir aux choses. Il était légèrement plus inquiet. Et avait un peu moins d'assurance.

Elle savait bien qu'il ne fallait pas croire toutes les fanfaronnades d'Hagar. Si la plupart des gens du village connaissaient Hagar en tant qu'ancienne, Orweyna était probablement la seule à voir une autre facette de sa personnalité. Elle était comme une grand-mère pour elle... ou du moins une grand-mère adoptive. Mais cela ne faisait aucune différence, de jour comme de nuit. Elle traitait toujours Orweyna de la même façon que ses autres pupilles. *Nos traditions sont immuables. Nous vivons à l'unisson. Aucun individu n'est plus important qu'un autre.* Et Orweyna se doutait que si l'ancienne Hagar était réellement capable d'arracher comme par magie la langue trop bien pendue d'un enfant, elle en aurait fait les frais depuis longtemps, deux fois pendant les vacances, voire trois fois si ladite langue lui avait paru trop espiègle.

La seule chose qui pouvait convaincre Orweyna de faire quelque chose, c'était l'insistance d'Amarakk à lui dire qu'elle n'y arriverait pas. Et l'unique chose capable d'inciter Amarakk à passer à l'action était d'entendre sa jeune amie lui affirmer que l'action en question était bien trop dangereuse pour quelqu'un d'aussi petit. À l'époque, ils en faisaient un jeu, surtout lorsqu'ils ressentaient l'envie brûlante de l'autre, mais aussi la crainte profonde qui l'empêchait de se lancer.

Il le savait. Il l'avait toujours su. Après tout ce qui était arrivé, une partie du cœur d'Orweyna s'obstinait à croire que ce n'était qu'un jeu.

« Arrête de te faire ton mousseron », lui souffla-t-elle. « On file après le repas. Cache-toi derrière la racine qui ressemble à un crâne de serpent. Prends autant de baies que possible. Et une gourde d'eau fraîche. Sans oublier le sécateur. Ramasse quelques giroldes, si Ney'leia ne les a pas toutes *englouties* d'un seul coup.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas apporter ?

— Du courage, messire Cavale-en-panique », lui susurra la jeune Haranir en lui faisant un clin d'œil complice. « Vu qu'il te fait défaut. »

Le regard d'Amarakk s'assombrit quelque peu. « Si tu le dis », répondit-il sans conviction.

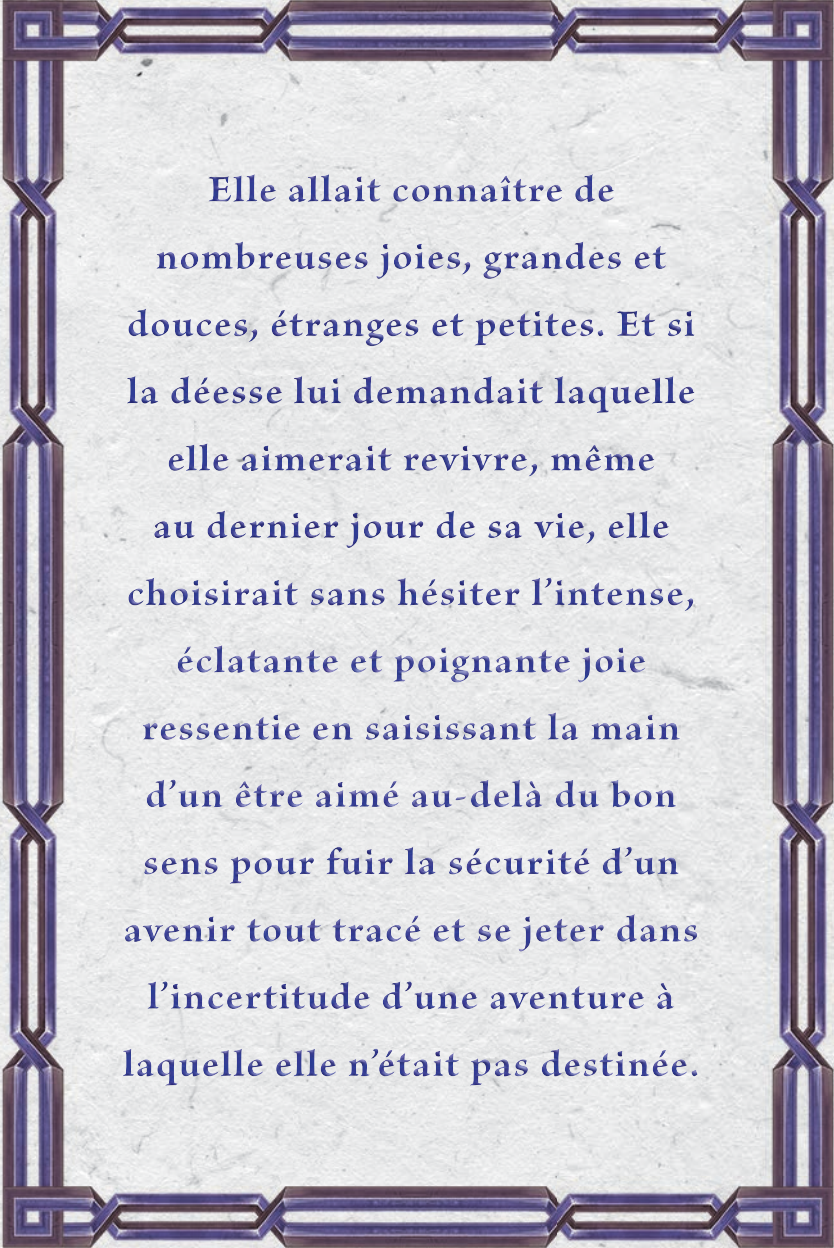
Orweyna rougit de honte.

« Ça n'est arrivé qu'une fois », marmonna-t-elle. « Peut-être deux. Et puis, j'ai juré de ne plus jamais t'abandonner. *Jamais*. Tu vois. »

Orweyna ne resterait pas une enfant. Personne ne le peut. Elle se ferait moins fluette, moins négligée, qu'elle devienne une mauvaise herbe ou une fleur. Elle allait connaître de nombreuses joies, grandes et douces, étranges et petites. Et si la déesse lui demandait laquelle elle aimerait revivre, même au dernier jour de sa vie, elle choisirait sans hésiter l'intense, éclatante et poignante joie ressentie en saisissant la main d'un être aimé au-delà du bon sens pour fuir la sécurité d'un avenir tout tracé et se jeter dans l'incertitude d'une aventure à laquelle elle n'était pas destinée.

Il n'y avait pas vraiment tout un autre monde.

Elle parlait en fait de la surface... l'endroit où vivait leur peuple il y a fort longtemps, avant qu'il ne suive le chant de la déesse jusqu'ici. Et Orweyna avait découvert qu'il existait une magie permettant de s'y rendre.



Elle allait connaître de
nombreuses joies, grandes et
douces, étranges et petites. Et si
la déesse lui demandait laquelle
elle aimerait revivre, même
au dernier jour de sa vie, elle
choisirait sans hésiter l'intense,
éclatante et poignante joie
ressentie en saisissant la main
d'un être aimé au-delà du bon
sens pour fuir la sécurité d'un
avenir tout tracé et se jeter dans
l'incertitude d'une aventure à
laquelle elle n'était pas destinée.

Mais la surface était un lieu interdit, où aucun Haranir n'avait le droit d'aller, encore moins deux gamins turbulents. Alors qu'Orweyna invoquait la magie entre les imposantes racines de Teldrassil, des plantes et des radicelles sortirent du sol, si denses qu'elles formaient presque des murs, de grandes tresses couleur émeraude, saphir et or. Un portail fit son apparition au milieu de l'enchevêtrement, et quand ils le franchirent, le sol se souleva, les emportant loin de leur monde, vers un endroit *inconnu*.

« Orweyna ! Tu entends ça ?

— Quoi ?

— Fais un effort !

— Je *fais* de mon mieux, Amarakk, espèce de noix sans cerneau. Qu'est-ce que je suis censée entendre ?

— Elle. *Elle* ! La déesse... qui chante !

— Je l'entends tout le temps. Arrête de dire des bêtises.

— Mais sa voix est si puissante ! C'est la première fois de ma vie que je l'entends aussi forte ! Et si étrange, si mélancolique et complexe. Aln'hara devine quelque chose au-delà du portail. Ou à notre sujet. Ou sur le fait qu'elle nous accompagne dans cette aventure. »

Orweyna remua les épaules et tendit le cou. Amarakk sourit et plia le dos, écartant les orteils dans l'obscurité. En ce temps-là, ils commençaient à peine à découvrir les limites de leurs pouvoirs. Il leur était impossible de se montrer effrayants ou impressionnants, sauvages ou enragés, mais *petits* ?

Oh, chaque enfant qui vient au monde règne sur un *petit* royaume.

Amarakk attrapa la main d'Orweyna et la serra. Elle serra la sienne aussi fort. Main dans la main, deux enfants disparurent.

Et firent irruption dans l'air de cet autre monde. Ils échangèrent un regard et se transformèrent en chauves-souris prenant leur envol. Rigolant, battant leurs ailes membraneuses et ballottant leurs ventres rebondis, ils se bousculaient pour montrer leur force, virevoltant et dansant dans la lumière.

La lumière. La vraie lumière. Pas celle du Berceau. Pas cette belle lueur teintée et tamisée qui les avait accompagnés tout au long de leur vie. La lumière. La lumière à perte de vue. Si intense et brillante qu'elle éblouissait leurs petits yeux et les faisait foncer aveuglément vers des nuages étourdissants.

Les nuages. Pour Amarakk et Orweyna, ce mot servait uniquement à décrire la vapeur qui s'élève d'un plat chaud ou la fumée qui s'échappe de la pipe d'un ancien. Mais à mesure que leur vue revenait, ce mot semblait parfait pour évoquer ces grosses nappes blanches qui flottaient dans un ciel d'un bleu incroyable, d'une clarté irréaliste, d'une beauté inouïe.

Le ciel. Ils connaissaient seulement ce mot grâce aux histoires de l'ancienne Hagar et aux peintures de la grotte sacrée.

Le chant de la déesse vibrait encore en eux. Bourdonnant, tambourinant, résonnant, murmurant dans leurs têtes, chantant encore la lumière du Berceau, les cris des animaux et la tranquillité régnant sous la surface. Mais la déesse entonnait un nouveau chant, fait des mélodies chaudes, rapides et colorées de ce nouveau territoire. Sur un rythme inédit. *Plus haut, plus haut*, semblait-il dire. *Il faut aller plus haut pour que chaque chose trouve sa place. Plus haut, mes enfants. PLUS HAUT.*

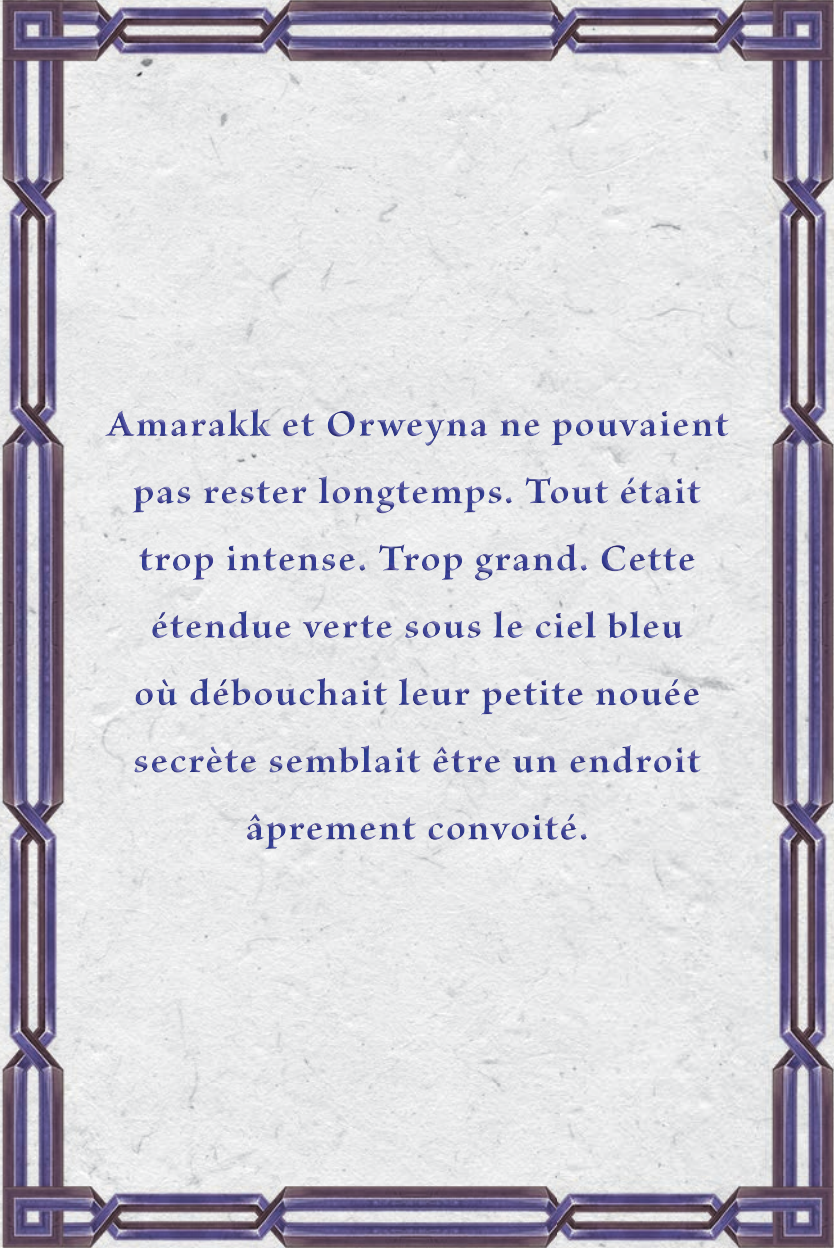
Oui, de l'autre côté de la nouée, il existait bel et bien un endroit différent. Un endroit qui ne ressemblait en rien à Harandar. Un endroit où la lumière n'émanait pas d'un enchevêtrement de racines, mais d'une boule de feu géante qui embrasait le ciel, comme le racontaient les légendes anciennes. Où les couleurs étranges des chansons et des poèmes vous brûlaient les yeux avec une telle intensité que des images rémanentes troubles et scintillantes persistaient pendant des heures, tandis que des sons vous résonnaient dans les oreilles. Des sons par moments comparables au tonnerre. À des bruits de sabots. Au chant des oiseaux.

À des grincements métalliques.

Ou encore à des cris.

Amarakk et Orweyna ne pouvaient pas rester longtemps. Tout était trop intense. Trop grand. Cette étendue verte sous le ciel bleu où débouchait leur petite nouée secrète semblait être un endroit âprement convoité. D'énormes bêtes traversaient la plaine à toute allure, chevauchées par d'autres créatures imposantes agitant des branches argentées qui reflétaient la lumière éclatante et s'entrechoquaient bruyamment quand les créatures se percutaient, hurlant des mots que les enfants comprenaient à peine, même si l'un d'entre eux revenait sans cesse :

Azeroth ! Pour Azeroth !



Amarakk et Orweyna ne pouvaient pas rester longtemps. Tout était trop intense. Trop grand. Cette étendue verte sous le ciel bleu où débouchait leur petite nouée secrète semblait être un endroit âprement convoité.

Ils conservèrent leur forme de chauve-souris le plus longtemps possible, terrifiés à l'idée de reprendre leur véritable apparence. Mais volant joyeusement. Terrifiés à l'idée de ne jamais pouvoir *retrouver* leur chemin. Mais se réjouissant d'avoir pu s'échapper. Quand il leur fut impossible de maintenir plus longtemps leur forme de chauve-souris, ils plongèrent à travers le portail, descendant toujours plus bas, vers un endroit familier et sûr. Mais ils n'étaient pas aussi en sécurité qu'ils le pensaient.



LA TERRE

Après la découverte d'Azeroth, comment se satisfaire de séances de méditation et de repas tranquilles ? Amarakk et Orweyna n'y parvinrent jamais. Au fil du temps, ils s'entraînèrent mutuellement dans de nouvelles aventures à la surface, dans des endroits où ils n'avaient pas leur place, au point que leur monde souterrain n'eut bientôt plus rien de nouveau ou d'excitant à leur offrir, à l'exception peut-être d'un endroit.

Orweyna et Amarakk connaissaient bien la vallée des Brumes, un vaste territoire où les Haranir patrouillaient et chassaient, empêchant tout rejet d'Aln qui s'était échappé de la faille voisine d'aller plus loin. Ces individus, pourtant redoutables et coriaces, pouvaient au besoin camper dans la vallée, pour se reposer, panser leurs blessures, festoyer après leurs épreuves, boire à la mémoire de leurs camarades disparus, ou se remémorer ce qu'ils défendaient et protégeaient au prix de leur sang et pour le bien de leurs proches.

Mais pour de turbulents et sauvages enfants haranir, la vallée semblait aussi vaste, effrayante, exaltante, terrible, fascinante et irrésistible qu'une grande ville grouillante de vie. Un labyrinthe d'igniflores et de brouillard assez dense pour y perdre facilement son chemin et ne le retrouver qu'à force de jugeote et d'agilité. Un endroit où une enfant peut se mettre à l'épreuve.

Rejoins-moi. Rejoins-moi dans les brumes.

Mais la lisière de la faille n'a rien de bon à offrir aux jeunes pousses en pleine croissance. Quand ils se sont intéressés à la Tanière, ils ont d'abord sillonné l'endroit, se

cachant, se chamaillant, se fauflant et tendant l'oreille au milieu des falaises vertes, des ombres pourpres, des racines noires sinueuses et de l'entrée de la grotte qui s'ouvrait en contrebas sur des brumes aux reflets argent et or. Mais lorsque vous vous cachez, vous chameillez et vous faufilez, il arrive *parfois* que l'âge adulte vous tombe dessus quand vous vous y attendez le moins.

Des choses étranges se cachent dans la faille. Il est impossible de décrire les rejets d'AIn en les comparant à d'autres animaux, d'autres êtres... ou d'autres monstres. Ils ne sont pas seulement brisés ou déformés... Ils n'auraient jamais *dû* exister. Ils viennent de la faille d'AIn : des cauchemars rampants.

Des corps invraisemblables. Des non-corps. Des combinaisons d'éléments anatomiques qui n'ont de sens que si elles sont destinées à engendrer des souffrances sans fin : des poumons reliés à des estomacs, des fleurs et des fruits hérissés de griffes, de dents et de milliers d'yeux malveillants. Des os fragiles supportant le poids d'une musculature massive, des cœurs pompant dans des veines desséchées de l'air, des flammes ou de la sève verte, à la place de sang. De la chair qui se rejette. À bout de souffle, souffrant le martyr à chaque respiration. Et toutes ces créatures naissent affamées, dotées d'un appétit insatiable, quelle que soit la quantité de nourriture qu'elles ingurgitent.

La plupart meurent quelques jours ou semaines après leur naissance.

Les rejets qui survivent sont les pires.

Et certains parviennent à s'échapper.

En jouant dans le brouillard, mettant Amarakk au défi de la trouver, Orweyna s'était aventurée loin de la Tanière sans vraiment savoir où elle allait. La brume masque les distances, la profondeur, les dangers.

Une voix retentit au milieu de la grisaille. Un cri de rage guttural et métallique. Malsain, non haranir, contre nature. Orweyna s'arrêta brusquement, pataugeant dans la poussière chargée de spores. L'a-t-elle entendu de ses propres oreilles ? Ou dans la cacophonie paniquée du chant de la déesse, un grincement déchirant de notes qui n'auraient jamais dû s'entremêler, le cri d'une parcelle brisée de sa création, hurlant de terreur et de douleur.

« Amarakk ! » cria Orweyna avec effroi. En vérité, elle n'avait jamais été totalement seule. Hagar, son village et son peuple étaient toujours près d'elle. Même une orpheline



ne peut être véritablement seule parmi les Haranir. À présent, elle ne pouvait même plus distinguer les petites taches d'igniflores au sommet de la Tanière. Il n'y avait que la grisaille. Et des hurlements retentissaient au cœur de cette grisaille.

Orweyna sentit un souffle lui caresser les pieds alors qu'elle courait, criant le nom d'Amarakk dans l'espoir qu'il lui réponde. Elle s'était vite épuisée à force de grimper, de crapahuter et de rebrousser chemin dans cette maudite obscurité, alors qu'elle n'avait pratiquement rien avalé depuis son réveil. Au milieu de la brume épaisse, elle heurta une racine qui s'élevait de la pierre, solide, droite et rigide... Il ne s'agissait en fait pas d'une racine, mais d'Amarakk, qui l'agrippa fermement, la serrant comme s'il était en train de se noyer. L'espace d'un instant, ils ont cru qu'ils réussiraient à distancer le brouillard et ce qui s'y cachait. Qu'ils s'en sortiraient sans aucune aide, comme ils l'avaient toujours fait, surmontant les obstacles pour revenir à la réalité, loin du rêve ridicule d'Azeroth, ce mot absurde dont ils ne connaissaient même pas la signification ! Mais les rejets d'Aln sont contre nature. Ils ne sont pas soumis aux lois de la pesanteur, de la terre, de l'élan, du sang et de l'air qui circule dans la chair. Ils le sentaient si proche. Comme s'il était en eux, tel leur propre souffle.

Amarakk la tirait derrière lui, aussi aveugle qu'une chauve-souris en plein jour. Mais Orweyna était plus jeune. Ses jambes plus courtes. Ses poumons plus petits. Sa crainte plus forte que cette pénible course.

La chose qui les avait trouvés dans la vallée n'était pas très grande. Ils le reconnurent tous les deux plus tard. Ils avaient déjà entendu parler de monstruosité bien plus gargantuesques et affamées. Mais ils n'étaient alors que des enfants. Ils voyaient le monde avec des yeux d'enfants.

Le rejet n'était pas très grand, mais plus vif qu'un rêve.

Il n'eut aucun mal à agripper le talon d'Amarakk dans sa gueule. Puis son mollet. À cet instant, avec l'autre moitié du chant de la déesse dans la gueule mortelle de la folie pure, Orweyna ne vit pas une pauvre bête sauvage à peine plus grande qu'un lynx. Elle ne vit pas une créature affamée qui venait de sentir l'odeur de la chair pour la première fois de son existence.

Elle vit un géant. Elle vit une multitude de dents acérées et courbées qui se prolongeaient à l'intérieur d'une rose de chair, un long corps à la peau luisante, recouvert

d'une fine pellicule huileuse aux reflets étranges, des griffes émergeant d'une colonne vertébrale brisée tandis que cette horrible créature se cramponnait au tibia d'Amarakk, avançant maladroitement comme un enfant essayant de marcher les yeux fermés. Elle vit la mort qui menaçait son peuple prendre forme, prendre vie et, sous le coup d'une faim dévorante, s'abattre sur la seule personne qu'elle ne pouvait perdre.

Le rejet d'Aln hurla. Amarakk hurla. Le chant dans la tête des enfants se mua en sanglots déchirants.

Et Orweyna resta figée. Oh, la honte qu'elle ressentit ne la quitterait jamais. La courageuse jeune fille était figée. Et pire encore, Amarakk l'avait vue se figer. La créature tenait son pied dans la chose déchiquetée et remuante qui lui servait de gueule. Le regard d'Amarakk croisa celui d'Orweyna, et, au fond de ses yeux, elle lut une immense déception.

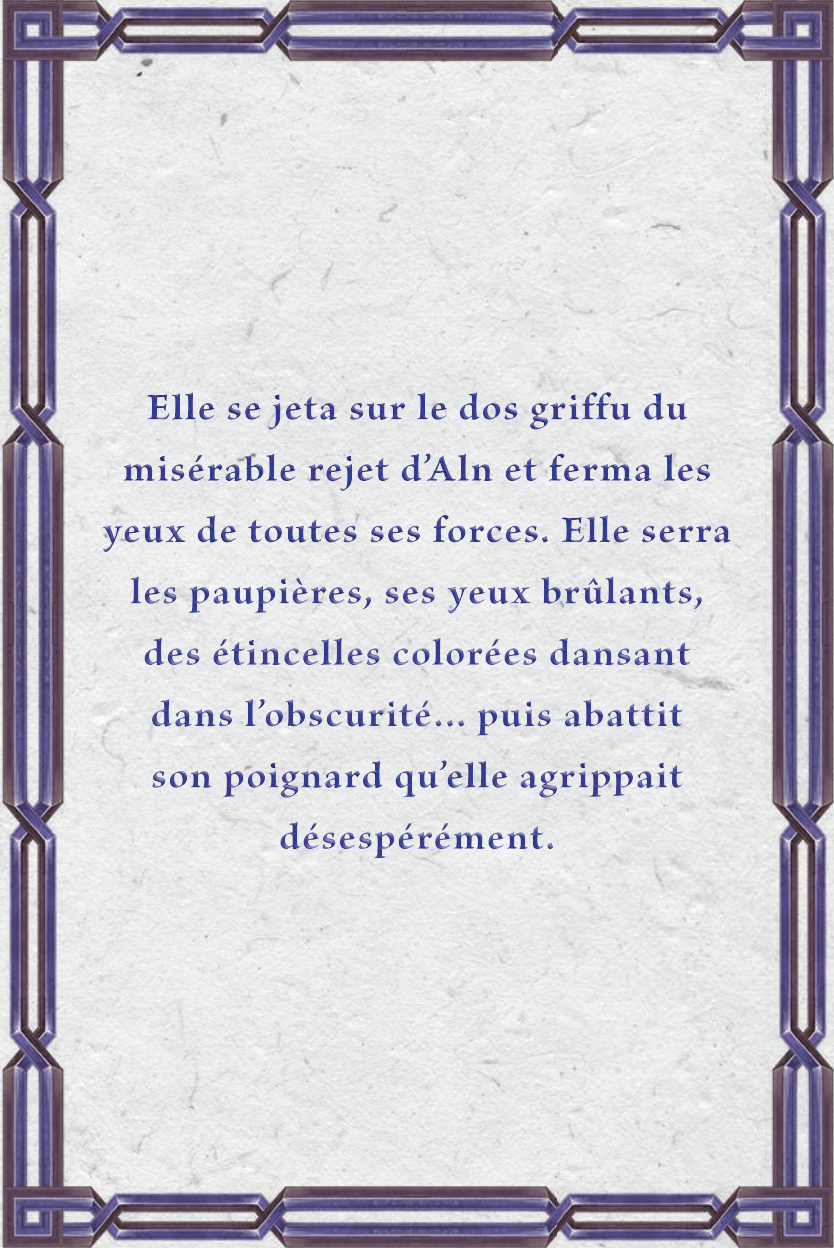
Amarakk cessa de crier. La vive lueur d'espièglerie qui brillait dans ses yeux s'éteignit. Il s'effondra alors sur le sol terreux du fourré et se mit à pleurer comme l'enfant qu'il était, de gros sanglots de peur et de désespoir. Il ne chercha même pas à appeler son amie. À quoi bon ? Le courage d'Orweyna n'était en réalité qu'une façade. Un mensonge qui ne servait qu'à fanfaronner et à sécher les cours. Elle resta incapable de bouger alors que la meilleure personne au monde abandonnait sous ses yeux. Elle pouvait presque l'entendre dire la vérité, l'unique vérité :

Si Orweyna est votre seul rempart contre une catastrophe, alors rien ne vous protège de la catastrophe.

La bête commença à se nourrir.

Elle ferma les yeux et poussa un gémissement ressemblant à un cri de plaisir en avalant le sang d'Amarakk. Les cris la replongeaient dans ses propres cauchemars. Mais le silence inattendu fit sortir Orweyna de sa stupeur.

Elle se jeta sur le dos griffu du misérable rejet d'Aln et ferma les yeux de toutes ses forces. Elle serra les paupières, ses yeux brûlants, des étincelles colorées dansant dans l'obscurité... puis abattit son poignard qu'elle agrippait désespérément. Le rejet donna des coups de patte, gronda, tenta de la mordre et de la griffer... mais l'espace entre les omoplates est un point faible chez la plupart des créatures. Orweyna le tailla en pièces. Elle le sentit agoniser entre ses genoux, le sentit faiblir et gémir. Elle le sentit



Elle se jeta sur le dos griffu du
misérable rejet d'Aln et ferma les
yeux de toutes ses forces. Elle serra
les paupières, ses yeux brûlants,
des étincelles colorées dansant
dans l'obscurité... puis abattit
son poignard qu'elle agrippait
désespérément.

abandonner, et lorsque tout fut fini, elle entendit la mélodie de sa mort se fondre dans le chant de la déesse, telle une encre sombre et froide.

Amarakk et Orweyna se blottirent l'un contre l'autre dans la brume, tremblant sans prononcer un mot pendant un moment qui leur sembla durer des heures. Elle voulait lui dire à quel point elle était désolée. Elle voulait lui dire combien elle était heureuse qu'il soit en vie. Il voulait lui dire qu'il avait peur, qu'il se sentait si petit face à un danger si grand. Il voulait lui dire qu'il était fier d'elle, qu'elle était si courageuse et que le danger lui semblait bien moindre à présent.

Mais ils gardèrent leurs pensées pour eux. Ils restèrent blottis l'un contre l'autre en silence. Ils bandèrent les blessures d'Amarakk avec des orties et de la boue, et murmurèrent des formules qu'ils auraient dû s'efforcer de mieux apprendre. S'ils avaient été plus sérieux. S'ils avaient été plus sages. S'ils avaient fait davantage d'efforts pour être comme les autres membres de leur peuple, comme on le leur avait si souvent demandé.

Une fois rentrés chez eux, ils ont en quelque sorte raconté ce qui s'était passé. Qu'un rejet d'Aln les avait surpris dans la nature, qu'Amarakk avait été mordu, qu'Orweyna avait tué la créature. Hagar les félicita, mais ni l'un ni l'autre ne ressentirent la chaleur de ses paroles.

Et les conversations s'animèrent parmi les jeunes. Parlant de tout sauf de la douleur. De la créature qui avait réussi à s'aventurer aussi loin dans la vallée des Brumes, hors de la faille, sans que d'autres la remarquent. Les Shul'ka, qui avaient pour mission de protéger les Haranir contre ces créatures, étaient peu, mais toujours assez nombreux. Les gardes qui surveillent les abords de la faille auraient dû s'occuper de la bête.

Amarakk et Orweyna s'éloignèrent discrètement pendant que les autres continuaient à bavarder. Ils ne supportaient plus d'être au centre des discussions. Ils avaient besoin de dormir. Et ils avaient du mal à comprendre ce que leur disaient les anciens, tant ils se sentaient fatigués et honteux.

Alors même que tout son corps la suppliait, Orweyna ne parvenait pas à trouver le repos. Elle se rendit dans la chambre d'Amarakk. Ce dernier ignorait comment lui fermer les portes de son cœur. Elle s'assit au pied de son lit. Elle caressa doucement sa cheville bandée, comme un animal domestique attendant une marque d'attention. Il n'eut aucune réaction.

« Très bien », dit Orweyna. « Reste froid comme la pierre, si tu y tiens. Je serai comme l'eau. Je serai patiente. »

Elle déposa son petit cadeau près de sa main gauche, enveloppé dans une longue feuille bleu et or. « Tu finiras bien par craquer. Je serai toujours là pour toi. Je le jure sur le chant de la déesse et sur mon âme verdoyante. »



Pendant la méditation du matin, Orweyna vit son cadeau d'excuses scintiller dans les plis de la tunique d'Amarakk : une amulette de forme irrégulière, taillée dans la pierre noire et dure qui couvrait le sol qu'ils avaient aperçu lors de leur première escapade à la surface. Pour qu'ils n'oublient jamais d'où ils venaient. Où leur lien s'était forgé. Elle y avait gravé un motif en utilisant la lame qui lui avait permis de tuer la bête, puis l'avait coloré à l'aide de pigments volés aux Zur'ashar ainsi que son propre sang. Un motif simple, représentant le portail qui les avait conduits loin de chez eux et à travers lequel rayonnait le monde appelé Azeroth.

Pourtant, ils se parlèrent à peine pendant les jours suivants. Même les autres enfants commençaient à s'inquiéter de leur éloignement. Le petit Hannan fondit en larmes et tenta de les forcer à se tenir la main sous la table comme ils l'avaient toujours fait auparavant. Il était si petit, c'était le plus jeune du groupe. Il resta muet. Il rapprocha simplement les mains d'Amarakk et d'Orweyna, comme les morceaux d'un outil cassé, et les regarda fixement, ses grands yeux pleins de larmes.

Amarakk et Orweyna *doivent* être plus étroitement liés que deux lianes entrelacées, sinon comment pourrait-on se fier à quoi que ce soit ?

Ils pouvaient supporter leur propre peine, mais pas celle d'Hannan. Ils entrelacèrent leurs doigts avec une facilité désinvolte et lui adressèrent des sourires forcés.

Son visage rayonna. Contrairement aux leurs. Mais, au fil du temps, une partie de cette lueur allait revenir.

Orweyna ignorait alors qu'au cours de cette période où ils n'osaient plus se regarder dans les yeux, la culpabilité avait progressivement envahi l'esprit d'Amarakk.

Car si elle était restée figée... lui aussi.

Si elle en éprouvait de la honte, il en ressentait tout autant.

Orweyna ne pouvait pas envisager de telles pensées. Son silence avait une tout autre raison. Elle resta murée dans son silence pendant des jours, car elle ne parvenait pas à chasser de son esprit les gémissements d'agonie du rejet d'Aln. Ils tournaient en boucle dans sa tête, comme une mélodie jouée sur une harpe qui ne voulait pas la laisser en paix.

Ces gémissements ressemblaient à ceux d'un nourrisson haranir, cherchant désespérément du réconfort au milieu de la nuit.

Cette image troubla Orweyna. Car cette créature était le premier être vivant qu'elle avait tué de ses propres mains.



LA LUMIÈRE

Les jours passèrent.

Les semaines. Puis les mois. Les jours, nuits et mois s'enchaînaient au milieu d'enfants sauvages, semblables à des champignons poussant autour des pieds d'Hagar. Ils étudiaient, mangeaient, s'évadaient, espionnaient, et rentraient en chuchotant à la lueur des igniflores. Ils grandissaient plus vite que des plantes grimpantes, s'épanouissant un peu plus chaque nuit, s'étirant toujours plus loin, étendant leurs vrilles et leurs pousses vers un avenir lointain. Ils poursuivaient leurs petites excursions secrètes à travers les nouées, vers le monde d'Azeroth. Ils se racontaient des contes à n'en plus finir sur les gens qui le peuplent, les vies qu'ils mènent, les combats qu'ils livrent contre des adversaires glorieux, les chansons qu'ils chantent et les amours qui font battre leurs cœurs aussi fort que ceux des Haranir.

Le malaise s'était vite dissipé. Du moins, c'est ce qu'Orweyna avait cru. Pour elle, le malaise appartenait au passé. Le chant évoquant le « grand ailleurs » la captivait tellement qu'il occultait toutes ses autres pensées. Même le petit Hannan commençait à oublier que les mains d'Orweyna et Amarakk s'étaient un temps séparées.

Le jour de la cérémonie approchait à petits pas. Le rituel de passage à l'âge adulte des Haranir. Le moment où ils pénétreraient dans l'Antre du souvenir et poseraient leurs

yeux sur les peintures vivantes immortalisant la mémoire ancestrale de leur peuple. En plus d'entendre le chant de la déesse, ils verraient alors, à travers des couleurs éclatantes, le destin qu'elle avait tressé pour chacun d'entre eux dans les mailles du temps, avant même la création du monde. Leur toute première rencontre avec les êtres qu'ils allaient bientôt devenir.

Oh, l'excitation qui régnait dans la cabane d'Hagar était presque palpable ! La déesse ne mentait jamais. Surtout pas aux Haranir, ses enfants chéris. Si l'une rêvait d'une vie de mère, la musique des cris de bébés en bonne santé rythmerait ses journées. Si l'un voyait sur les parois de l'immense antre de longues journées marquées par des liqueurs rouges ou vert feuille, des taches de teintures et de médicaments au bout de ses doigts alors qu'il prenait soin des mourants, le jardin de l'herboriste l'attendait pour qu'il en assure l'entretien méticuleux. Le père d'Amarakk dit qu'il s'était vu nager dans une mer de branches et de lianes... Et aucune main, aussi habile soit-elle, ne pouvait tresser ou façonner des couronnes, des espauliers et des chevalières aussi finement qu'il le faisait. Hagar raconta en ricanant que, dans son rêve, elle nageait dans une mer de garnements ingrats affublés de morve à la place du cerveau... avant d'ajouter que ses mains expertes avaient façonné tous ces Haranir.

La cérémonie est un moment unique où la déesse contemple la nature profonde de l'enfant haranir et l'embrasse dans la joie.

Hannan était encore trop jeune, mais Ney'leia, Kai'shae et Orweyna étaient si impatientes qu'elles en avaient le souffle coupé. Pendant trois jours, elles ne mangèrent rien, en hommage à la souffrance et à la perte d'Aln'hara. Elles se lavèrent les pieds dans les ruisseaux, pour se présenter devant la déesse pieds nus, comme au jour de leur naissance.

Le matin de la cérémonie, Amarakk courut vers son amie à travers les herbes couvertes de rosée. Il rattrapa Orweyna, à l'écart des autres qui se dirigeaient vers la cabane qu'Hagar avait préparée depuis des semaines. Elle le trouva à la fois timide et, contre toute attente, plutôt séduisant avec sa longue cape verte. Contre toute attente, après tout ce temps.

« Tu vas nous mettre en retard ! » Orweyna se mit à rire. Ce matin-là, la lumière du Berceau éblouissait le paysage comme s'il s'agissait de peinture fraîche.

« Tu ne vas pas me dire que ça te dérange ? Parce que j'ai un cadeau pour *Orweyna*. Et *Orweyna* n'est *jamais* à l'heure. Est-ce que tu l'as vue dans les parages ? Tu ferais mieux de te dépêcher, si tu ne veux pas être *en retard*... »

— Oh, tais-toi. Je me suis dit que je pourrais *essayer* d'être à l'heure, juste une fois, pour marquer le coup. Histoire de voir si ça me va. Où est mon cadeau ? »

Amarakk sortit quelque chose des plis de sa nouvelle cape encore raide, dont émanait le doux parfum d'amour de sa mère. En un tournemain, il lui accrocha autour du cou, l'embrassa sur la joue, lui murmura quelque chose à l'oreille et partit en courant pour éviter de rougir quand elle verrait ce que c'était.

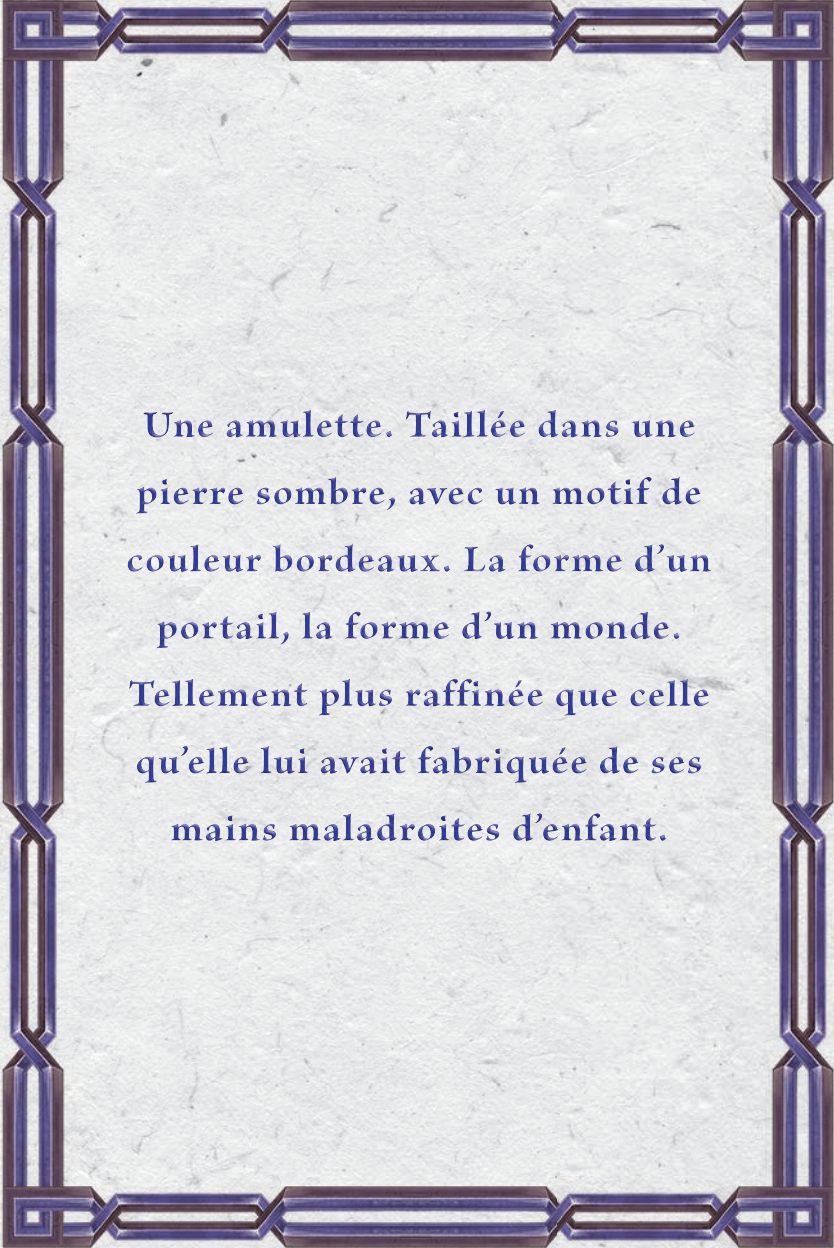
Une amulette. Taillée dans une pierre sombre, avec un motif de couleur bordeaux. La forme d'un portail, la forme d'un monde. Tellement plus raffinée que celle qu'elle lui avait fabriquée de ses mains maladroites d'enfant. Il avait teint les courbes et les tourbillons tracés sur la surface dure de la pierre avec des pigments de l'atelier de son père. *Orweyna* la caressa du bout des doigts. Demain, ils ne seraient plus des enfants. Demain, leur vie commençait. La voix étouffée d'Amarakk résonnait encore dans son oreille.

Où que nous allions, nous irons ensemble.

Accompagnée de ses camarades, *Orweyna* suivit le chemin pavé de grandes dalles de pierre qui les menait vers l'Antre du souvenir. Le groupe pénétra dans une grotte creusée dans la terre, dont les parois étaient décorées de guirlandes d'agrumes et de fleurs séchées. Hannan se tenait fièrement assis dans un coin et fredonnait à intervalles réguliers une mélodie afin de capter l'attention des Haranir plus âgés et de les ancrer dans la réalité. Une tâche des plus sacrées.

Chaque Haranir traversait la grande grotte silencieuse, sans vraiment oser effleurer du bout des doigts les images qui y brillaient. Ils écoutaient le bourdonnement régulier du chant d'Hannan, ainsi que la respiration profonde et calme de tous les êtres qui leur étaient chers. *Orweyna* écouta la déesse chanter en son cœur, cherchant la mélodie qui pourrait être la sienne, mais ne percevant qu'un fredonnement à peine audible. Les légers ronflements d'Hagar, appuyée contre une paroi, finirent par se joindre au doux chantonnement pour former une sorte de contre-mélodie.

Que faire si la mélodie nous déplaît... se dit *Orweyna*. *Que faire si les choses tournent mal ?*



Une amulette. Taillée dans une pierre sombre, avec un motif de couleur bordeaux. La forme d'un portail, la forme d'un monde. Tellement plus raffinée que celle qu'elle lui avait fabriquée de ses mains maladroites d'enfant.

La vérité lui envahit le cœur. Amarakk observait attentivement, le front détendu, le regard curieux. Orweyna le regarda, sachant que plus rien ne serait comme avant. *Tu ne pourrais jamais tourner mal, mon cher ami. Mais moi, oui. Moi, oui. Comme toujours, ce qui semble facile et naturel pour les autres Haranir me semble hors de portée. J'aurais dû m'en douter.*

Orweyna ne trouva pas son image dans la grotte. Elle lui apparut spontanément. Non pas sur une paroi, mais dans son esprit. Et sans en avoir conscience, elle avait plongé ses mains dans les couleurs du Zur'ashar Kassameh et peignait son avenir du bout des doigts.

Les longues racines de Teldrassil, et peut-être celles d'autres arbres encore plus grands, si une telle chose était possible, s'enroulaient autour d'elle, épaisses, brillantes et vivantes, avec des radicelles teintées de jaune pâle, de vert et de bleu qui en jaillissaient en formant des spirales. Des serpents de bois, de sève et de temps infini. Comme de grands bras puissants, comme les bras d'un père qui la soulevaient encore et toujours plus haut. Comme les longs cheveux d'une mère qui caressent le front de son enfant. L'air crépitait et brillait d'un vert pétillant, d'une puissance innocente jusqu'alors inutilisée.

Elle peignit son ascension au milieu des racines protectrices. Si haut. Si loin. Tellement loin, que l'Orweyna sur la paroi de la grotte semblait vouloir s'échapper, tout comme l'avait fait l'Orweyna qui la peignait. À un autre endroit. D'autres couleurs. Une autre lumière. La chanson qui résonnait dans sa tête était simple et parfaite, honnête et juste. Elle peignit son cœur sur la paroi, aussi délicat et tendre qu'une touffe de mousse. Ce cœur était grand ouvert. Aucun sang n'avait été versé, aucun os n'avait été brisé. Orweyna était la mousse. Orweyna était la terre. Orweyna était la lumière et l'eau. Et elle donnait naissance à tout, absolument tout ce qui avait un jour vécu en Harandar. Grandes et petites créatures jaillissaient d'elle, mises au monde par pur enchantement. Les bruyants terratraciens, les grandes racines poussant et grondant, la lumière du Berceau, les feuilles bourgeonnant sur une branche avant d'en tomber, les champignons et les lucioles... l'agonie des mourants, les cris de la vie même et l'idée de ce cycle... les fruits, les champignons et les nuages de pluie. Hagar. Ses parents, en vie et en pleine forme. Amarakk.

Dans la peinture, dans son chant et dans son rêve éveillé, Orweyna leur avait donné la vie, sans la moindre contrepartie. Plus ils lui prenaient, plus elle avait à leur offrir. Et dans le même temps, les racines et les nouées la soulevaient et l'emportaient.

Depuis, certaines nuits, dans les lieux où elle s'était aventurée, ce n'était pas vers les flammes d'un feu de camp qu'Orweyna tendait ses mains glacées, mais vers le souvenir de ce moment. La perfection de son confort et de sa sécurité. Ses couleurs et ses sons. Une brève sensation de simplicité et de bonté... où seule la lumière pouvait la toucher.

Puis elle disparut. C'était fini.

Il ne restait plus que la peinture.

Lorsqu'Orweyna sortit de sa transe et reprit conscience du monde qui l'entourait au-delà de sa peinture, elle constata qu'elle était seule. L'air s'était assombri. La paroi rocheuse peinte par Amarakk représentait une image sinistre et violente. Un monde de mort et de souffrance dont la vue était insupportable pour Orweyna.

Amarakk avait disparu.



LA FLAMME

« Où est-il ? » Orweyna braillait en direction d'Hagar comme une bête enragée. « Qu'est-ce que tu as fait ? »

— Je n'ai rien fait, et tu le sais très bien, mon enfant. » Hagar poussa un long soupir. « S'il ne tient pas à être trouvé, il restera introuvable, comme tu le serais si tu étais à sa place. Et arrête d'aboyer, ta voix me déchire les oreilles. » Elle accrocha une lourde gourde au-dessus d'une igniflore et frotta ses épais sourcils du bout des doigts.

« Mais tu le *sais* », rétorqua-t-elle plus calmement. « Ça fait des semaines. Plus. Et tu refuses de me le dire. Tu m'empêches d'aller le voir ! »

— Par tous les soupirs d'Aln'hara, tu es *épuisée*. Bien sûr que je sais où il se trouve. Et tu le saurais aussi, si tu étais capable de calmer ta colère assez longtemps pour voir les choses avec clarté. Mais tu n'essaies même pas, tu préfères t'agiter et taper tout



ce qui te passe à portée de main en espérant que quelque chose tombe du ciel ou te saute aux yeux. Amarakk doit suivre sa propre voie, tout comme toi.

— Je le sais bien !

— Il est simplement parti commencer sa vie, comme les autres. En me laissant m'occuper de mes autres protégés, dont aucun n'est aussi pénible que toi.

— Mais ce n'est pas vrai ! J'ai fouillé toutes les cabanes, demandé à tout le monde. Je suis même allée... » Orweyna s'interrompt juste à temps. Le fourré dégarni où Orweyna leur ouvrait une nouée en secret. Quand elle était seule avec Hagar, elle pouvait facilement faire un faux pas. Mais leurs aventures secrètes étaient tout ce qui lui restait de lui à présent. « Personne n'a pris de nouvel apprenti », ajouta-t-elle précipitamment.

Hagar leva les yeux au ciel. « J'avais épuisé mon stock de patience bien avant que tu ne voies le jour, ma petite. J'en ai assez de toute cette comédie. Alors, où est-il donc passé, jeune pousse ? Si Amarakk n'est nulle part, où est Amarakk ? »

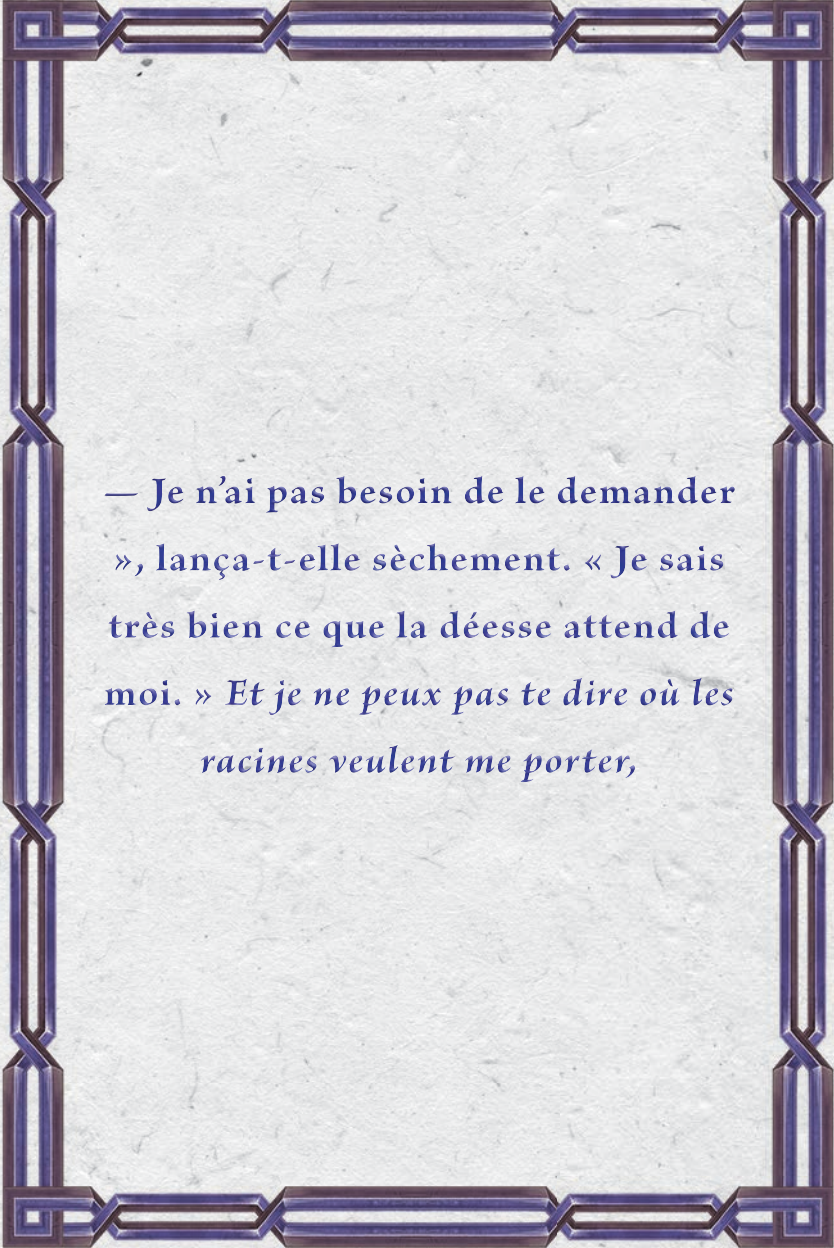
Orweyna sentit son cœur se briser. « Non. *Non*. C'est impossible. Il n'aurait jamais fait ça. C'est dégoûtant. C'est abject. »

L'ancienne Hagar se servit une tasse de thé... mais n'en offrit pas à Orweyna. Elle n'en avait jamais quand elle ne faisait pas assez attention en classe. « C'est un immense honneur, voilà ce que *c'est*, mon enfant. Le Shul'ka Amarakk s'est rendu dans la faille pour nous protéger. Il reviendra le moment venu. »

Orweyna se sentait nauséuse. Amarakk s'était irrémédiablement mutilé. Et il s'était rendu dans le seul endroit où elle ne pourrait jamais le suivre.

« Orweyna », dit Hagar d'un ton sec. La vapeur qui s'élevait de sa tasse de thé lui encerclait les yeux, telles d'étranges mèches de cheveux. « Je trouve très curieux qu'au milieu de toute cette panique et toute cette rage, tu ne m'aies jamais demandé ce que ces peintures signifiaient pour *toi*. Tu t'es contentée de mettre des coups de poing dans mes murs et de rester vautrée toute la journée comme une enfant punie. As-tu pensé à *ta* vie ? As-tu réfléchi à *ta* place ? Une amitié d'enfance ne te permettra pas de subvenir à tes besoins.

— Je n'ai pas besoin de le demander », lança-t-elle sèchement. « Je sais très bien ce que la déesse attend de moi. » *Et je ne peux pas te dire où les racines veulent me porter*, pensait-elle en silence. *En s'élevant si haut, il n'y a aucune autre destination imaginable.*



— Je n'ai pas besoin de le demander
», lança-t-elle sèchement. « Je sais
très bien ce que la déesse attend de
moi. » *Et je ne peux pas te dire où les
racines veulent me porter,*

Hagar pencha la tête sur le côté, regardant sa petite-fille adoptive d'un air détaché, comme si elle la voyait pour la première fois. « C'est fascinant. » Elle but une longue gorgée, puis grimaça en raison du goût. Elle jeta les feuilles déjà infusées. « Je le pensais aussi... quand j'étais jeune. »

Orweyna savait qu'elle aurait dû lui en parler. Elle aurait dû penser à Hagar... penser à elle. Mais elle poussa bruyamment sa chaise en arrière et se précipita vers la porte. Elle se montrait toujours insolente.

« Va voir un Rutaani nommé Chaaga. » Hagar poussa un soupir fatigué. « Avant qu'un affreux piscitracien ne t'arrache la moitié du visage sans raison. Tu le trouveras sur la terrasse Bourgeonnante, et tu le reconnaîtras à son odeur. Dis à cette mauvaise herbe que je lui donnerai trois bols de vers *bien gras* s'il ne te tue pas. » Elle examina Orweyna une nouvelle fois. « Quatre. Tu es *épuisante*. »



LES TÉNÈBRES

La terrasse Bourgeonnante se trouvait en bordure de la vallée des Brumes, une grande forêt de lianes aux couleurs fuchsia, cobalt et émeraude, avec des tours fongiques couvertes de lichen. Elle pouvait presque voir bouillonner les teintes bleues et violettes de la lumière de la faille au sud.

L'odeur du refuge de Chaaga surprit tellement Orweyna qu'elle faillit en perdre l'équilibre. Les Haranir ont une certaine conception des parfums, puisqu'ils vivent au milieu des fleurs et des spores, mais celui-ci était différent. Si complexe et riche, si exquis et éclatant, à la fois épicé et délicat, et plus doux qu'un souvenir.

« Chaaga ? » Orweyna cria à travers les vastes profondeurs colorées.

Un grondement plein de rancœur se fit entendre de toutes parts.

« C'est bien vous ? »

Le grondement s'intensifia pour se muer en avertissement.

« Hagar a des vers pour vous ! »

La paroi arrière de la grotte, plongée dans l'ombre et sillonnée de lucioles, se mit à

bouger. À avancer vers elle. La masse de fleurs et de feuilles ouvrit les yeux. Des stolons courbés et des plançons épineux se déployaient comme des antennes au sommet de sa tête. Le Rutaani gratta la terre de sa main fleurie et se mit à roucouler.

Oh, se dit-elle. Oh. Les vers enrichissent le sol. Ils le rendent meilleur, plus nourrissant. Hagar lui offrait un vrai festin.

Orweyna lui expliqua tout : à quel point elle aimait Amarakk, que celui-ci s'était mutilé et était parti seul dans la faille, qu'elle devait le retrouver, et qu'elle deviendrait un poids pour tout le monde si elle perdait la raison à cause du chant de la faille. Puisqu'il habitait si près de la faille, il connaissait peut-être un moyen pour elle de suivre son ami.

Chaaga gratta la terre de sa main fleurie et roucoula. « Des vers pour une vie. Si cette Haranir désire entrer dans la faille, cette Haranir désire la mort. Ce brin ne l'aidera pas. »

La requête d'Orweyna tourna aux larmes. « Il doit bien y avoir un moyen. Hagar a promis quatre bols de vers... *bien gras*. Je vous en prie, je... Je lui ai promis. J'ai juré de le suivre partout où qu'il aille. »

Chaaga ferma à nouveau les yeux. « Plantez vos racines où elles se développeront le mieux. »

Si seulement tu étais capable de calmer ta colère assez longtemps pour voir les choses avec clarté.

Orweyna n'était plus une enfant. Personne n'allait venir l'aider à se relever et lui montrer comment faire les choses correctement, cette époque était révolue. Elle pouvait voir les choses avec *tant* de clarté, en tout cas. L'Haranir tint sa main sur son cœur. Elle laissait la tristesse en elle se refléter sur son visage. Un peu de mou dans la corde... et tout avait lâché.

Le Rutaani cligna lentement des yeux.

Hagar avait tort. Orweyna avait cherché à savoir ce que les peintures de la grotte signifiaient pour elle. Cent fois, mille fois, un million de fois. Elle n'avait tout simplement pas demandé à Hagar. Pendant toutes ces semaines passées en l'absence d'Amarakk, elle s'était interrogée en boucle. Elle avait demandé à Teldrassil. Elle avait même posé la question à la déesse. Mais sa seule réponse était celle qu'elle connaissait déjà, ponctuée par le chant lancinant qu'elle entendait à chaque instant de sa vie.

Orweyna ferma les yeux et commença à l'entonner. Le chant de la déesse, entonné avec toute la maladresse de sa petite bouche de mortelle. Pour Chaaga. Pour Amarakk. Pour tout le monde. Pour ses parents, pour Hagar, et pour la pauvre bête qu'elle avait tuée il y a si longtemps, trop brisée pour saisir ce qui lui arrivait. Son chant n'avait aucune parole, car celui de la déesse en était dépourvu.

Mais lorsqu'elle ouvrit les yeux, le grand Rutaani lui tendait une main brunâtre, suffisamment basse pour qu'elle puisse l'atteindre. Au creux de sa paume fleurie reposaient deux graines nacrées.

« Tant de souffrance. »

Chaaga porta son autre main à son oreille. Puis la laissa retomber le long de son flanc en bruissant. Avant de la lever à nouveau.

« Plantez-les où elles bloquent le bruit. Ça ne l'arrêtera pas. Mais ça le ralentira, le retardera. »

Il y *avait bien* un moyen.



L'EAU

Orweyna ne comprenait pas.

Même après avoir senti le dernier souffle de l'une de ces pauvres monstruosité s'évanouir entre ses mains. Même après avoir entendu l'ancienne Hagar lui répéter clairement la même chose des centaines de fois. Même après avoir écouté les histoires racontées autour d'une igniflore, même après avoir vu les peintures dans l'Antre du souvenir. Elle avait écouté, aussi attentivement qu'elle l'avait pu. Pourtant, Orweyna voyait toujours la faille d'Aln comme une vaste étendue de solitude, un territoire désolé où régnaient le crépuscule et les ombres. De temps à autre, peut-être une fois par an tout au plus, une bête terrible et indescriptible se traînait péniblement hors de cette terre maudite avant d'être rapidement traquée et abattue par de courageux Shul'ka.

Elle ne comprenait pas.

La faille était *bondée*.

Orweyna entendit les cris avant même d'approcher de la lisière du grand gouffre interdit. Ni humain ni animal. Aucun être vivant ne pouvait produire de tels sons. On aurait cru entendre des plaies.

Elle se dépêcha de glisser les graines de Chaaga dans ses oreilles. Ces cris... Même au loin, ces cris parvenaient à lui déchirer l'âme, extériorisant la faim dévorante que suscitait la seule *notion* d'Orweyna, le ressenti qu'un être sentient a de lui-même et de son vécu. Un étrange frisson la parcourut au contact des graines, comme si de l'eau lui coulait des oreilles alors qu'elle venait de sortir de la rivière après une journée passée à nager et à pêcher. Puis, elle sentit un pincement intense et perçant, suivi d'un silence providentiel.

Orweyna ne savait pas ce à quoi elle s'attendait. Elle devait se croire très futée. Elle devait se sentir fière d'avoir vu les choses avec tant de clarté et d'avoir su convaincre une haie mal entretenue de l'aider. Elle devait penser qu'il était tout à fait possible de devenir une Shul'ka sans avoir à en payer le prix, puis de reprendre gaiement sa petite vie tranquille, sans le moindre problème. *Si cette Haranir désire entrer dans la faille, cette Haranir désire la mort.*

Orweyna sentit d'étranges et longs pétales aux rebords fripés émerger de ses oreilles. Elle sentit l'air frôler les étamines et les pistils qui poussaient en révélant une myriade de couleurs indéfinissables. Les fleurs la préservaient des bruits, lui obstruaient les oreilles... protégeant son essence même. Elle entendait encore en elle le doux chant familier de la déesse. Elle était simplement incapable d'entendre quoi que ce soit *d'autre*.

Et pendant un court laps de temps, Orweyna crut sincèrement que sa solution s'avérerait aussi efficace que celle des Shul'ka. Si les choses avaient été si simples, ils auraient sûrement déjà trouvé un accord avec les Rutaani pour semer des champs entiers de graines d'oreilles.

La patte hérissée de griffes acérées qui lui entailla la peau avec autant de facilité qu'une lame lui fit réaliser l'étendue de sa naïveté. Orweyna n'avait pas entendu la créature approcher. Elle n'avait pas non plus entendu ses cris... le bruit sinistre de sa gueule qui luisait de malveillance, tandis que ses douze mâchoires translucides s'entrechoquaient en lacérant la fine peau de sa propre gorge. Elle n'avait entendu ni sa respiration qui la suivait le long des bas-fonds de la faille ni les pierres qui éclataient

sous ses pieds monstrueux. Elle n'avait aucune conscience de la présence du rejet d'Aln avant qu'il ne se jette sur elle, la morde, la griffe, lui vomisse son ichor infect au visage, essayant de l'étouffer sous sa carcasse.

Orweyna sentit les dents déchirer la chair de son épaule. Elle hurla, sans pouvoir non plus entendre sa propre voix. Alors que la douleur la submergeait, elle ne percevait que le lent chant de la déesse, imprégné de tristesse et de sanglots déchirants... un chant qui lui ferait bientôt perdre la raison si le rejet d'Aln ne la tuait pas avant. La créature était plus grosse, bien plus imposante que celle qu'elle avait tuée dans la brume. Encore plus grande que celle qui hantait ses cauchemars depuis des années. Son poids la clouait au sol, son souffle lui brûlait la peau de la nuque. Elle se dit que c'était tout aussi bien qu'elle ne puisse pas entendre ses propres cris par-dessus le chant torturé de la déesse.

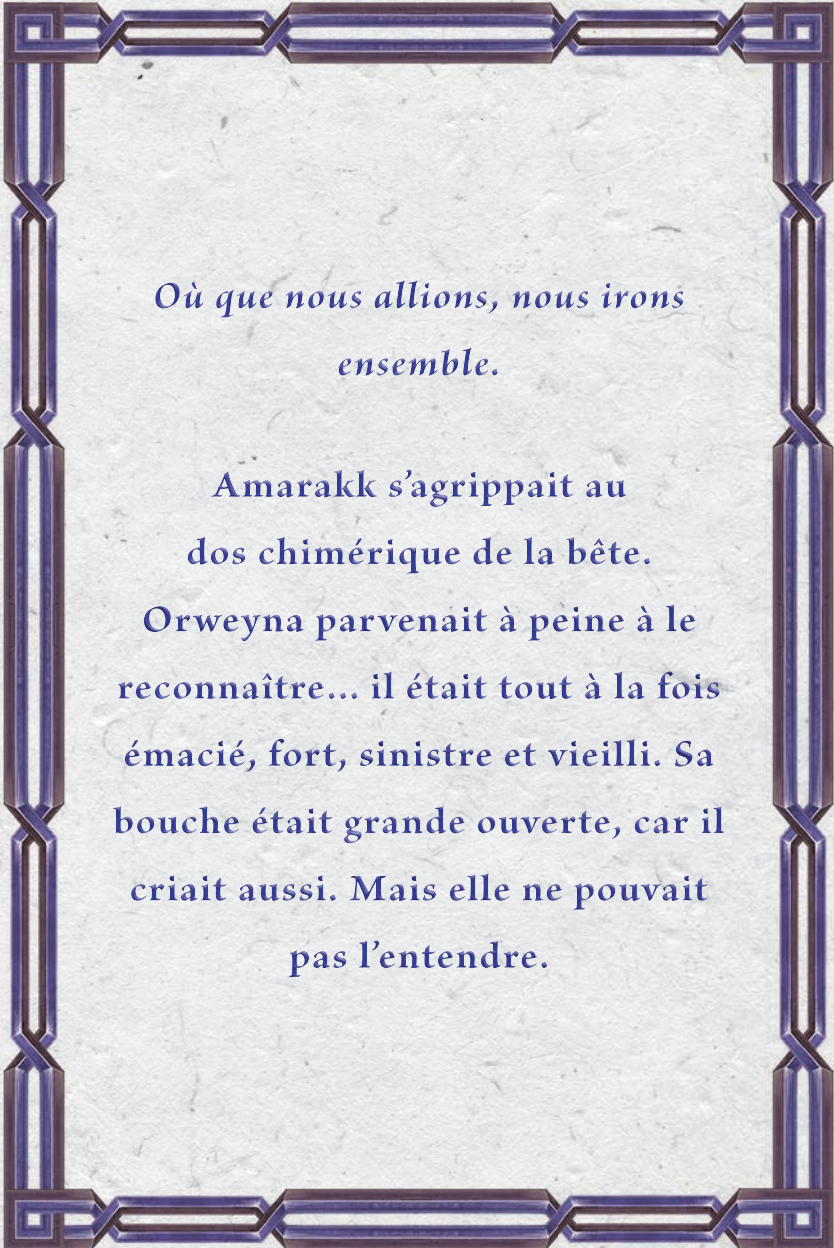
Puis le poids et la puanteur s'envolèrent. Orweyna recula en rampant et saisit ses armes... haletante, à bout de forces. Elle ne vit que de la chair lumineuse se mouvoir dans l'obscurité. Elle n'entendit que la déesse qui chantait inlassablement sa mélodie torturée.

Où que nous allions, nous irons ensemble.

Amarakk s'agrippait au dos chimérique de la bête. Orweyna parvenait à peine à le reconnaître... il était tout à la fois émacié, fort, sinistre et vieilli. Sa bouche était grande ouverte, car il criait aussi. Mais elle ne pouvait pas l'entendre. Elle était incapable de dire s'il criait son nom ou s'il déversait sur la bête des hurlements de pure rage. Elle n'entendit pas son épée enfin trancher la gorge du rejet d'Aln, dont les restes maculèrent la broussaille.

Elle ne pouvait entendre qu'une seule chose : le chant torturé. Un interminable moment s'écoula, puis un autre.

Avant que la douleur ne la submerge, elle vit une dernière chose : les yeux d'Amarakk.



*Où que nous allions, nous irons
ensemble.*

Amarakk s'agrippait au
dos chimérique de la bête.

Orweyna parvenait à peine à le
reconnaître... il était tout à la fois
émacié, fort, sinistre et vieilli. Sa
bouche était grande ouverte, car il
criait aussi. Mais elle ne pouvait
pas l'entendre.





L'HERBE

Quand Orweyna reprit connaissance, le chant de la déesse était encore plus puissant. Elle pouvait le sentir vibrer dans son cœur, comme s'il essayait de repousser la douleur qui l'avait envahie.

Puis elle remarqua qu'elle n'était pas seule.

Deux enfants face à face... qui n'étaient plus des enfants. Qui avaient à jamais quitté l'enfance. Qui respiraient lourdement. Le regard plongé dans celui de l'autre. Les fleurs d'Orweyna flétrirent et tombèrent de ses oreilles. Elle pouvait à nouveau entendre, percevoir le bruissement des créatures qui rôdaient au cœur de la vallée des Brumes. Il l'avait portée jusqu'à son petit camp, un modeste refuge où il pouvait se replier quand il en avait besoin. Elle se dit avec amertume que l'ancien Amarakk aurait souri et éclaté de rire en voyant sa tête ridiculement fleurie. Qu'il lui aurait laissé sa place dans sa tente sans un instant penser à lui-même.

Cet Amarakk ne rirait plus jamais.

Ils se fixèrent du regard pendant de longues minutes.

« Peux-tu me le décrire ? » La question d'Amarakk était à peine audible. « Je n'arrive pas à m'en souvenir. Il faut que tu me le décrives. Tu dois m'apporter un peu de réconfort. »

Orweyna cligna des yeux en retenant ses larmes. « Ça ne peut pas être aussi définitif. Tu dois encore percevoir un léger murmure. J'en suis persuadée. Tu as toujours été si fort. Fais un effort.

— Tu crois que je n'ai pas essayé ?

— Essaie encore !

— Il n'y a *aucune* raison d'essayer. Quand je le cherche dans ma mémoire, je ne trouve qu'un grand vide. Un souffle. Des branches mortes dans les ténèbres. »

Orweyna ne pouvait pas se permettre de pleurer. Elle ne se comporterait pas comme une enfant. Elle ferait de son mieux, puisqu'il n'y arrivait pas.

« Le chant de la déesse est semblable aux couleurs éclatantes des étoiles. Semblable aux merveilles d'un printemps sans fin. Semblable au fredonnement de ta mère pendant qu'elle tresse un panier et le remplit de fruits, et aussi aux fruits qui se forment sur les plantes. Il évoque les pleurs, les rires et le passage à l'âge adulte, et il me rappelle la sensation de ta main dans la mienne. Voilà. Est-ce que tu te sens réconforté ?

— Non, Orweyna. Non, et je ne le serai plus jamais.

— Viens avec moi, alors. Poursuivons notre chemin ensemble, comme depuis toujours. Peu importe ce que tu t'es infligé. Nous pouvons partir, traverser les fourrés, et explorer le monde. Trouver notre voie, changer notre destin. »

Amarakk secoua la tête. Elle pouvait à peine distinguer son visage. « C'est trop tard à présent. J'en sais trop.

— Tu ne sais rien. Ce ne sont que des suppositions. Tu n'es même pas resté pour me demander quel était mon destin. Un geste impardonnable, pour être honnête.

— Je sais qui je suis, Orweyna. Ce que je dois être. Je crois que je l'ai toujours su, depuis ce jour dans la brume. Ma voie était toute tracée. Je crois que si j'ai passé tant de temps avec toi, c'est parce que je savais que les heures étaient comptées.

— Et tu ne vas même pas me le demander maintenant. Tu ne penses qu'à toi. Je dois aller *plus haut*, Amarakk. Plus haut. Les racines veulent me porter plus haut. La déesse souhaite que je prenne mon envol. Tu sais ce que ça veut dire. Tu sais où cet envol me mènera. Azeroth, Amarakk. *Azeroth !* Accompagne-moi ! Ce monde est bien assez grand pour nous deux !

— Et si tu te trompais, Orweyna ?

— Arrête de dire des bêtises, messire Cavale-en-panique. La cérémonie est infaillible. Le chant retentit. Nous suivons le rythme. Telle est notre nature. » Le visage d'Orweyna se tordit en une grimace quand elle prit conscience de ce qu'elle était vraiment en train de dire. Mais elle n'était pas prête à l'accepter, alors même que ces paroles sortaient de sa bouche.

« Tu m'as trahie », lança-t-elle sur un ton sec. « En faisant un petit effort, je suis tout à fait capable de te détester, Amarakk.

— Vas-y », répliqua-t-il avec regret. L'esquisse d'un sourire au coin des lèvres... presque chaleureux.

« Tu m'as menti ! Tu as menti ! » Orweyna avait l'air à la fois fâchée et désespérée.
« Nous ne faisons qu'un, et tu nous as brisés sans nous laisser une chance de commencer notre vie ! Tu l'as toujours su ? J'étais là, Amarakk... Et *non, tu ne l'as pas toujours su !*

— Je ne t'ai jamais menti, Orweyna. Je ne mens jamais. J'en suis incapable. Sauf peut-être à moi-même.

— Où que nous allions, nous irons ensemble ? »

Amarakk, l'espace d'un instant, sans doute le dernier, eut la décence de paraître peiné.

« Oublie les rejets d'Aln, espèce d'imbécile. » Orweyna se moucha le nez du revers de la main, sanglotant aux yeux de tous pour la dernière fois. « *Je te rejette. Moi.* Tu t'es mutilé. Il ne te manque pas ? *Elle* ne te manque pas ? »

Dans la brume, la fureur se reflétait vivement sur les défenses d'Amarakk. « Si tu me fais l'affront de me reposer cette question, je te laisserai derrière moi sans jamais revenir. Je n'ai jamais eu l'indécence de te demander si tes parents te manquaient, Orweyna. Tu n'as pas le droit de me demander ça.

— *Je ne t'ai pas manqué ?* », murmura-t-elle.

Amarakk resta muet de longues secondes.

« Certaines choses sont plus importantes que les promesses.

— Encore des mensonges ! Qu'est-ce qui pourrait être plus important que nous ? Que nos vies ici... Grandir, mûrir, vieillir en harmonie avec notre peuple, comme l'ont fait tous nos proches ?

— *Maintenant*, tu voudrais suivre la même voie que tout le monde ? *Toi*, Orweyna ? »

Orweyna tortillait ses doigts dans tous les sens comme une fillette, le cœur à nouveau brisé. « Je n'avais que toi. Toute notre vie, nous entendions le même chant résonner en nous, mais c'est fini tout ça. Notre refrain ne sera plus jamais entonné dans le grand chant. Et tu n'as pas osé me le dire. Tu es simplement parti. Sans même un couplet d'adieu.

— Certaines choses sont plus importantes que les adieux.

— Explique-moi alors. Explique-moi, Amarakk. Qu'y a-t-il de plus important que ton serment et ton honneur ? »

Amarakk se mit à hurler dans l'insondable brouillard. Un cri d'agonie venu du plus profond de son être. « *Toi*. Toi, Orweyna ! Et ma mère et mon père... Hagar et Hannan... et l'ensemble du peuple haranir. Pour *vous* protéger, je briserai n'importe quel serment, car l'honneur ne nourrit personne... et encore moins les morts. Je l'ai vu de mes propres yeux. Un rêve si réel. J'ai vu vos corps mutilés et sans vie... J'ai vu Harandar saigner. Et j'avais le pouvoir d'éviter tout ça. Il me fallait juste accepter de renoncer à tout ce qui m'était cher ! »

Interrompant un silence assourdissant, la réponse d'Orweyna ne se fit pas attendre :

« Je ne te pardonnerai jamais, Amarakk.

— Je ne *te* pardonnerai jamais, Orweyna. Je suis heureux de savoir que l'aventure t'attend sous le soleil. Une grande mission au service de la déesse. Je vois sa lumière dans tes veines. Mais je suis à ma place dans la pénombre.

— Pourquoi aurais-je besoin de ton pardon ? Je ne me suis pas mutilée en secret. Je n'ai pas trahi mon serment. » Mais ses paroles laissaient transparaître son découragement. Elle avait déjà perdu... et elle le savait.

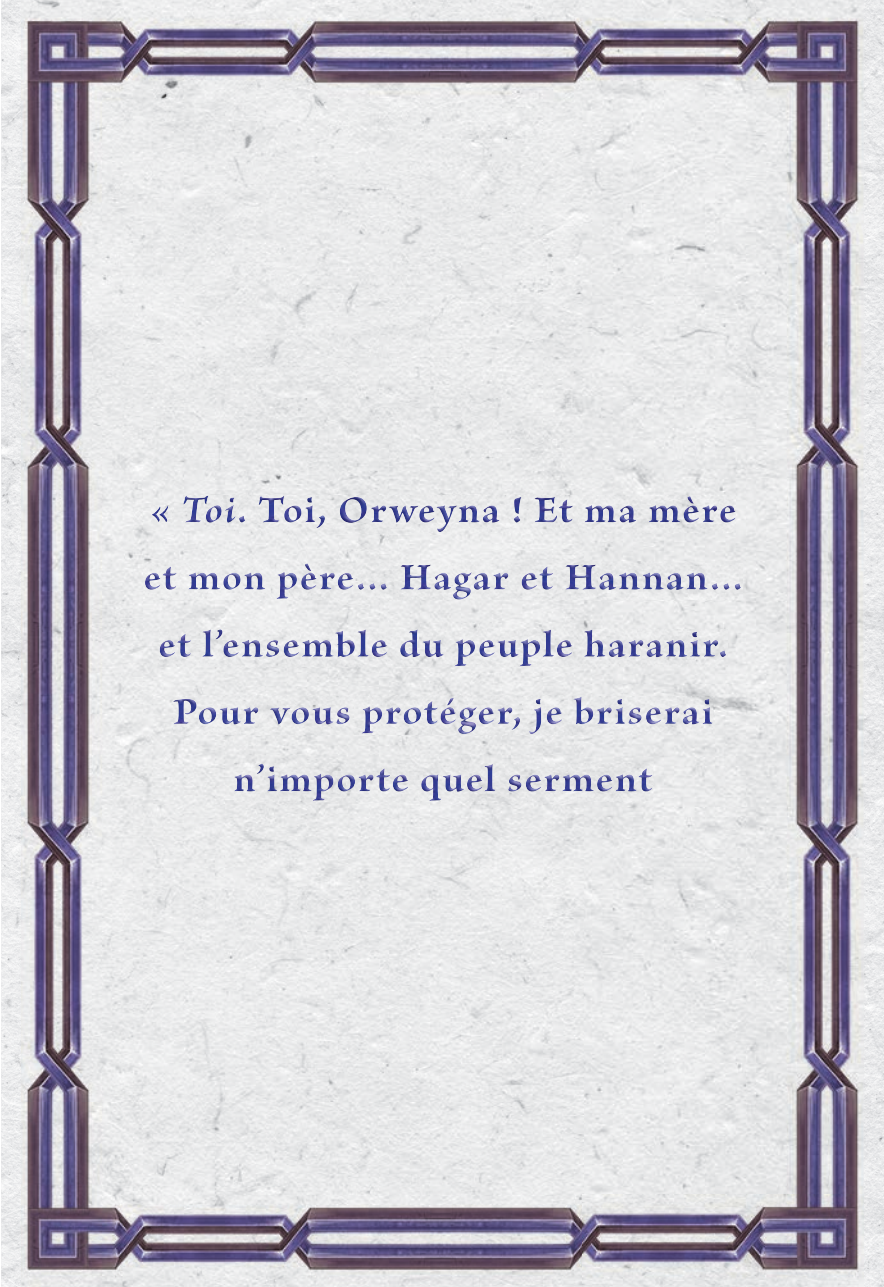
Amarakk voulut lui prendre la main. Mais Orweyna la retira brusquement.

L'amertume pouvait se lire sur le visage d'Amarakk. « Tu étais incapable d'accepter mon départ, ma chère amie. Ton arrogance t'aveuglait au point d'accorder plus de valeur à ton jugement qu'à celui de la déesse. Tu n'imaginais pas que je pouvais survivre sans toi. Parce que tu m'as sauvé la vie une fois et que tu ne me croyais pas capable de me débrouiller sans toi. Ce jour-là, en ce lieu, dans la brume, *tu* as remporté la victoire, et quelque chose m'a été enlevé. Et tu n'as jamais remarqué ma honte. Tu ne songeais qu'à ton triomphe. Tu ne pensais qu'à toi.

— J'ai juré que je ne t'abandonnerai plus jamais. Il n'y a *rien* de plus important que les promesses. Je n'ai pas brisé la mienne. Moi aussi, j'ai eu une vision... moi aussi, j'ai peint ma paroi. Je voulais t'en parler. Mais tu étais déjà parti.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

— Je suis entrée en elle. Je me suis mue *comme* elle. Je ne faisais *qu'un* avec elle. Aln'hara, dépouillée de son innocence. Arrachée à elle-même. Et si j'ai pu m'éveiller de cette vision, Amarakk, si le cauchemar a pris fin pour moi, peut-être qu'il peut en être de



« *Toi. Toi, Orweyna !* Et ma mère
et mon père... Hagar et Hannan...
et l'ensemble du peuple haranir.

Pour vous protéger, je briserai
n'importe quel serment

même pour elle. Je peux peut-être voir les choses avec clarté. Je peux peut-être la sauver. La solution est peut-être là-haut. Sur Azeroth. Où le soleil brille. Sinon, pourquoi la déesse m'aurait-elle fait partager sa souffrance dans un rêve ?

— J'espère que tu trouveras la clé, Orweyna. Sincèrement. Que le chant t'accompagne jusqu'à la fin de tes jours.

— Car toi... non.

— Car moi, non. »

Orweyna pouvait entendre dans le chant de la déesse sa douleur et son chagrin, son conflit, l'emprise que sa vision avait sur lui et l'étreinte étouffante qu'elle exerçait sur son avenir, à moins qu'il ne s'y abandonne totalement. Elle avait pitié de lui, elle pleurait pour lui. En dépit de ses mots, elle finirait par lui pardonner... un jour.

Mais lui ne pouvait pas entendre sa douleur dans le chant de la déesse. Plus maintenant. Il ne pouvait pas entendre le cœur d'Orweyna, son rêve, ses motivations, sa colère, sa culpabilité, sa solitude, son désespoir. Le poids de sa perte.

Ils restèrent plantés là, dans les vestiges de leur jeunesse, dans la solitude de leurs pensées, vociférant silencieusement contre l'autre, lançant des accusations et tentant de se défendre. Un panier dont l'unique anse est si usée qu'elle est sur le point de céder.

Ils se comprenaient malgré tout. Comme ils l'avaient toujours fait.

« Messire Cavale-en-panique », murmura Orweyna. « Ne m'abandonne pas. »

Mais c'est ce qu'il fit. Et elle se retrouva seule.



LA FLEUR

Orweyna devint forte et résiliente. Elle eut beaucoup de temps pour réfléchir, le temps de la croissance. Même Hannan était devenu adulte. Ils étaient tous et toutes adultes, les camarades d'Orweyna et d'Amarakk. Cinq suffiraient peut-être. Non. Six seraient préférables. Mais il est parfois impossible de réparer ce qui a été brisé. Orweyna n'avait pas encore décidé si elle allait leur dire que son destin consistait à sauver Amarakk ou à

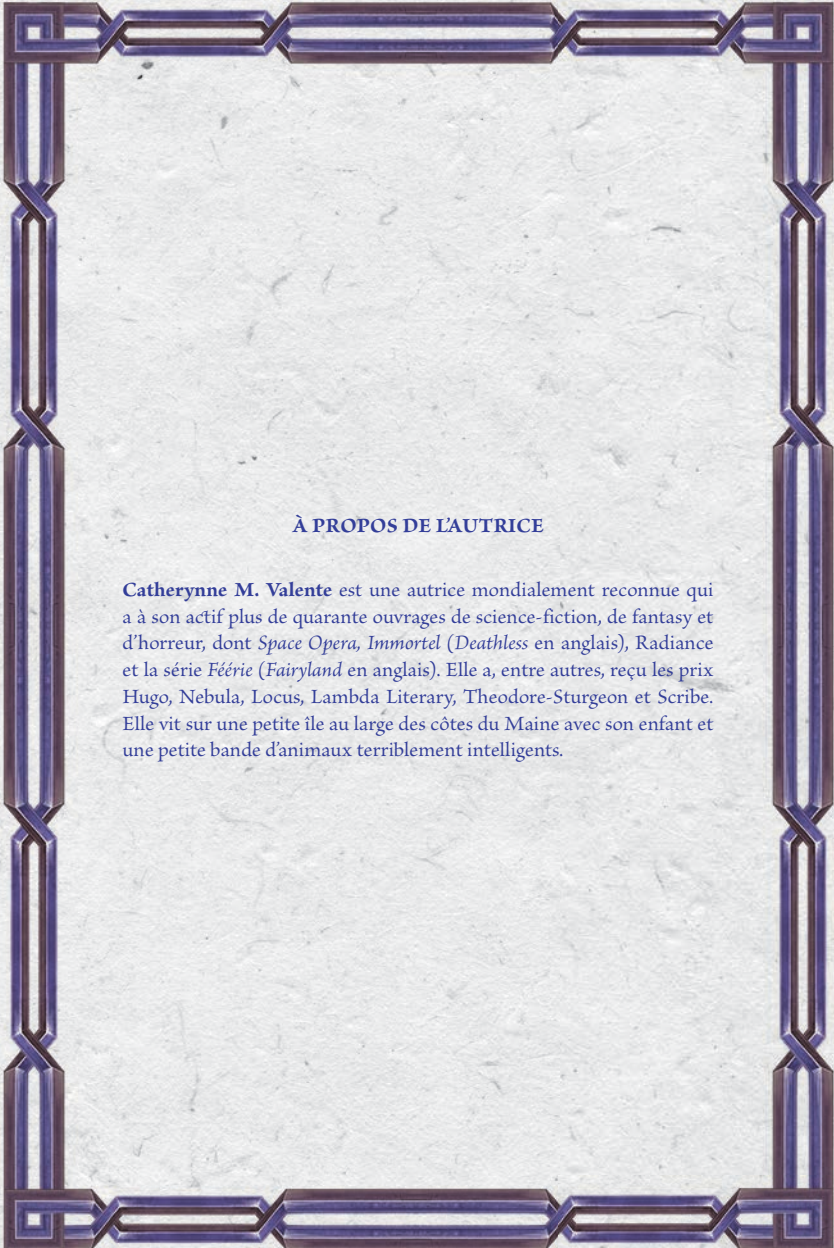
sauver la déesse elle-même. Elle ne savait pas vraiment ce que les autres croiraient. Elle ne savait pas vraiment ce qui lui tenait le plus à cœur.

Mais alors qu'elle s'apprêtait à entamer le reste de sa vie (*plus haut, plus haut, les racines me portent*), rangeant ses affaires, ses souvenirs, tout ce qui lui restait de sa jeunesse et de sa vie naissante... elle s'accrochait à une chose par-dessus tout, une trace précieuse d'Harandar qui lui réchaufferait le cœur dans les nuits froides de la surface, plus que la vision que la déesse envoyait à Orweyna, qu'elle fut éveillée ou endormie.

Lorsqu'Amarakk lui avait tourné le dos, elle avait aperçu son amulette, dissimulée sous sa cape. Cette vieille pierre érodée, ornée d'un dessin d'enfant.

Le jour où elle quitta son monde, Orweyna portait aussi sous sa cape l'amulette plus raffinée qu'Amarakk lui avait offerte. Près de son cœur. Près du sien.

Entre eux et quoi qu'il arrive.



À PROPOS DE L'AUTRICE

Catherynne M. Valente est une autrice mondialement reconnue qui a à son actif plus de quarante ouvrages de science-fiction, de fantasy et d'horreur, dont *Space Opera*, *Immortel* (*Deathless* en anglais), *Radiance* et la série *Féerie* (*Fairyland* en anglais). Elle a, entre autres, reçu les prix Hugo, Nebula, Locus, Lambda Literary, Theodore-Sturgeon et Scribe. Elle vit sur une petite île au large des côtes du Maine avec son enfant et une petite bande d'animaux terriblement intelligents.